RÉFLEXIONS

DE

POLICHINELLE.

PARIS. — IMPRIMERIE D'A. SIROU ET DESQUERS,
rue des Noyers, 37.

RÉFLEXIONS

DE

POLICHINELLE

SUR

UN SOUVERAIN COMME IL Y EN A PEU

ET

SUR LE DISCOURS D'UN TRONE

QUI N'A PAS SON SEMBLABLE.

Seconde Partie.

PRIX : 1 FR. 25 C.

PARIS,

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE SÈVRES, 11.

POUSSIELGUE-RUSAND, Rue du Petit-Bourbon, 3. | DENTU, Palais-Royal, g. d'Orléans.

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1847

RÉFLEXIONS

DE

POLICHINELLE

SUR

LE DISCOURS D'UN TRONE

QUI N'A PAS SON SEMBLABLE.

I

Le trône apostolique a parlé deux fois *urbi et orbi,* c'est-à-dire à Rome et à l'univers : le premier discours est une Encyclique, l'autre un bref accordant un Jubilé.

— Qu'est-ce que cette Encyclique?

— C'est une circulaire latine du Pape à tous les patriarches, primats, archevêques, évêques, etc.

— Une circulaire latine?

— Oui, mes amis; le Pape parle toujours latin au monde catholique, afin d'être entendu de tous, même des femmes et des enfants.

Vous riez? cependant rien n'est plus vrai. Supposez que le Pape eût écrit sa circulaire en italien, comment s'y serait pris mon curé pour l'expliquer à ses paroissiens, lui qui, faute d'être né dans ce siècle où l'on apprend tout d'emblée, ne sait pas distinguer l'italien de l'espagnol?

Si Pie IX eût adopté la langue française, qui est la plus répandue, combien de curés allemands eussent jeté leur langue au chat! Ceux même d'entre eux qui sont initiés à notre langue, la défigurent par une affreuse prononciation. Ne disent-ils pas : *La poulle du Pâpe* pour *la bulle du Pape?*

Que dire maintenant des curés polonais, russes, syriens, chinois, hindous, américains, etc. ?

Vous voyez par là que l'Eglise a sagement fait d'obliger partout les curés à dire la messe et l'office en latin ; car sans cela la plupart des curés sauraient aussi peu le latin que l'hébreu, et le Pape n'aurait pas le moyen de faire arriver à tous les peuples sa parole avec la célérité qu'exige souvent le service de Dieu et des âmes.

Ceux qui, à l'exemple des protestants, déclament contre l'usage du latin dans la liturgie, voudraient donc que le Français, l'Italien, l'Espagnol, l'Anglais, l'Allemand, l'Asiatique, l'Africain ne pussent entendre la messe ensemble. Ils veulent l'éternelle séparation des peuples.

Qui ne voit qu'une langue commune à toutes les nations est un des plus grands pas vers la fraternité universelle, comme l'observe mon ami Platon[1]?

— Soit! Dites-nous maintenant en français ce que le Pape a dit en latin.

— Vous allez être satisfaits. Pour vous montrer en quoi le discours du trône apostolique diffère de la plupart des discours que tiennent les autres trônes à l'ouverture des sessions législatives, je vous dirai d'abord en général ce qui ne s'y trouve pas et ce qui s'y trouve.

Vous n'y trouverez pas cette parole politique habile à confire le mensonge, à praliner l'erreur, qu'un des plus roués diplo-

[1] *IIe Problème*, ch. LII.

mates définissait l'art de déguiser sa pensée.

Le discours apostolique est un discours-vérité dans toute la force du terme.

— Pas de mal à cela : la vérité ne blesse que pour guérir.

— Vous avez grandement raison, mes amis ; aussi le Pape ne craint-il pas de blesser le monde, tant il le juge malade !

En parlant de l'Etat chrétien, il ne dit pas que tout est au mieux, et que, s'il reste encore quelque chose à faire, on en viendra facilement à bout.

Il prétend au contraire que nous allons de fièvre en chaud mal, et que si nous ne nous ravisons au plus vite, le diable seul fera de bonnes affaires.

— Hem ! le Pape pourrait n'avoir pas tort.

— Je suis de votre avis. Au lieu de nous promettre la continuation de la paix et de la bonne harmonie avec toutes les puissances de l'ordre spirituel, il annonce une grande recrudescence de la guerre commencée au temps d'Eve, et qui ne finira qu'avec le dernier des enfants de cette pauvre créature.

Le Pape voit Dieu mécontent de ses troupes, les anges las de notre indiscipline, Satan jetant feu et flammes, arborant partout son étendard, poussant ses légions à une victoire décisive qu'il semble regarder comme imminente.

— Nous connaissons peu les allures du monde spirituel ; mais, à en juger par ce que nous voyons, il pourrait se faire qu'il y eût bien du grabuge dans la région des esprits.

— Croyez-le, mes amis, le mal, comme le bien, est l'œuvre des esprits, par la raison fort simple que la matière ne sait absolument rien, ne fait que ce qu'on lui fait faire.

Continuons, après la petite pause qu'un auteur doit se réserver entre deux chapitres, quand il lui plaît de s'écouter avant d'écrire.

II

Le Pape fait la peinture la plus affligeante de l'état de nos finances spirituelles.

Loin de voir du progrès dans la marche de la fortune publique et des fortunes privées, il y aperçoit une baisse qui le fait frémir. Si quelques-uns butinent étonnamment en matière de mérites, de vertus, de bonnes œuvres, la disette générale n'en paraît que plus grande.

Au lieu de s'attacher à l'exploitation des riches carrières de la richesse morale, à l'instruction religieuse, à la réflexion, au

commerce avec Dieu, on se jette dans de basses, de honteuses, de ruineuses spéculations. On veut faire argent de tout, et cet argent est un fort mauvais papier qui ne porte que la griffe du diable.

Si l'on ne redouble sans délai les impôts de la prière et des vertus, la déconfiture est inévitable.

La banque du Ciel va suspendre ses paiements. L'enfer, déjà beaucoup trop riche, profitera de cette baisse qu'il aura produite, pour absorber tous nos fonds.

Nous allons tomber sous le gouvernement du plus détestable des maîtres, de celui qui ne s'enrichit que de la misère publique, de celui qui ne rit que quand tout le monde se brûle.

— Maître Polichinelle, parlez-nous sans

déguisement. Le Pape ne serait-il pas un malin qui, tout en distribuant le sel de la sagesse à ses brebis, s'amuserait à jeter des pierres dans le jardin de nos hommes d'Etat?

Nous lui pardonnerions volontiers cette espiéglerie, sauf aux conseils d'Etat à voir s'il n'y aurait pas en cela un petit brin d'abus.

— Non, mes amis; le Pape peut s'armer quelquefois des foudres spirituelles contre les plus hauts gouvernants; mais il laisse toujours les espiégleries aux enfants et aux faibles.

Une preuve que l'Encyclique ne contient aucune allusion maligne à la marche des gouvernements temporels, c'est que presque partout ceux-ci lui ont reconnu le droit de passage.

La plupart des journaux ont même loué l'extrême réserve de l'Encyclique en matière de doctrine politique ; et je vous montrerai dans un moment qu'en cela le Pape n'a fait que ce que saint Pierre et saint Paul eussent fait à sa place.

S'il y a une grande analogie entre l'état spirituel et les états temporels, ce n'est ni votre faute, ni celle du Pape. C'est Dieu lui-même qui, en montant la machine du monde, a voulu que le visible fût une manifestation de l'invisible, que les événements temporels fussent la reproduction des actes spirituels, que les âmes se réverbérassent dans les corps, comme Dieu se mire dans le magnifique tableau de la création.

Faites que tout aille au mieux dans le monde spirituel, vous verrez un ordre ad-



mirable régner dans le monde extérieur.

Comme l'a dit le grand Maître, nettoyez bien le dedans du vase, c'est-à-dire votre âme, emplissez-la ensuite du divin nectar de la vérité, de la vertu, et le vase, fût-il de plomb ou de terre, aura plus de prix et de solidité que s'il était d'or ou de diamant. Dieu le confiera à la main de ses anges.

Donnons un exemple plus palpable.

Nos Etats catholiques, à tout prendre, ne valent-ils pas un peu mieux que les Etats non catholiques, c'est-à-dire sans gouvernail spirituel?

Je ne vous répéterai pas ici ce que Platon nous dit des belles libertés du petit peuple de cette Angleterre, que des sots ou des fripons nous citent comme un modèle de

liberté civile, politique, et de respect pour les droits de tous[1].

La faculté de ne pas mourir dans toutes les horreurs imaginables et inimaginables de la faim; la faculté de n'être pas dévoré tout vivant par la vermine, par les rats qu'on n'a plus la force de repousser, et qui, après avoir dépecé la mère, se jettent sur les enfants; cette faculté, dis-je, n'est-elle pas un droit légitime, essentiel, le premier de tous les droits, chez une nation où l'on trouve bout à bout de colossales, d'immenses fortunes? Vous savez cependant, et les Irlandais savent encore mieux que vous, comment ce droit est respecté.

Dites-moi, si de semblables horreurs

[1] V. *IIIe Problème*, ch. XXXIX et suiv.

avaient lieu dans une de nos provinces les plus éloignées, n'y aurait-il pas un cri unanime de commisération des hauteurs du trône jusqu'au fond des échoppes?

Si nous avions besoin des Chambres pour mettre en fuite l'horrible monstre de la famine, tarderait-on un instant à les convoquer?

Nos députés, au lieu de faire la sourde oreille, ne s'étoufferaient-ils pas sur les routes? Assis ou à demi-couchés sur leurs banquettes, auraient-ils le courage de dire à nos faméliques hâletant sur un peu de litière pourrie:

Or çà, levez-vous, travaillez! nous vous prêterons quelque argent pour acheter du blé, des pommes de terre, qui manquent à vos marchés; mais avant de vous livrer un

pain que bientôt vous n'aurez plus la force de digérer, nous voulons de bonnes garanties.

Des Etats où le Christianisme a été repétri par les passions, descendez aux Etats sans Christianisme et moulés par l'homme; vous marchez d'horreurs en horreurs.

III

Oui, mes amis, les affaires temporelles sortent des affaires spirituelles comme les poussins sortent de l'œuf. Ne vous étonnez donc pas de voir rejaillir sur les poussins ce que l'on dit de l'œuf, sans qu'il y ait ombre de malice dans celui qui parle.

Ainsi, quand vous voyez les poussins voleter à la billebaude, se becqueter avec coquetterie ou autrement, faire la roue au soleil comme des paons, et que, d'un autre côté, vous entendez glousser la sentinelle du Vatican, n'allez pas dire :

Bon ! voilà le Pape qui gronde les poussins. Il a raison ; pour peu qu'ils continuent ce manége, ils vont se faire griffer par le grand vautour qui ne vit que de nos fautes.

Vous vous tromperiez, mes amis. Le Pape aurait cent raisons de gronder les poussins, qu'il ne le ferait pas par prudence.

En effet, à la première parole un peu haute, ces petits volatiles, qui se croient déjà capables d'éplucher des aigles, se dresseraient sur leurs ergots et répondraient avec pétulance : De quoi vous mêlez-vous ? Soignez les poussins en coque, à la bonne heure ; mais nous !

Le Pape donc laisse s'ébattre les poussins pour concentrer son attention sur l'œuf où se trouve en germe la grande couvée des générations à venir.

S'il se plaint, s'il gémit, s'il pousse des cris de douleur et d'indignation, c'est que, voyez-vous, cet œuf dont Dieu lui a confié la garde, on le lui dispute de tous côtés.

Lui voudrait le faire couver aux colombes descendues du ciel, persuadé qu'il en sortirait des poussins à la tournure, au vol angélique, et que l'épervier infernal, au lieu de faire bombance à nos dépens, serait réduit à se ronger les ongles.

— Dame! le Pape a raison. Tout terrestres que nous sommes, nous ne serions pas fâchés d'avoir pour enfants et petits-fils des anges, dût le diable en sécher de dépit.

— Rien de plus sage que votre réflexion, mes amis. Malheureusement tous ne raisonnent pas comme vous.

Le monde est encore plein de gens qui, jugeant les chauve-souris plus belles que les colombes, veulent que l'on confie le soin de couver l'œuf aux premières.

— Fi donc ! Trouverait-on que la société actuelle est trop éclairée, trop féconde en nobles instincts ?

— Très-bien, mes amis ! En accordant à ces tristes bêtes les honneurs de l'incubation, au lieu d'une espèce angélique, nous ne verrions sortir de l'œuf que de petits diablotins emplumés qui se grifferaient jusqu'au dernier sang en picotant les sales fumiers de ce monde.

— Eh bien, que le Pape tienne ferme contre ces tentatives. Qu'il s'arme de ses foudres pour griller les ailes de ces maudites couveuses ; il ne saurait en faire un

meilleur usage. Mais voudriez-vous bien nous dire quelles sont ces chauve-souris?

Sans doute, vous allez parler de l'Autriche, de la Prusse, de la Russie ; mais pour dénicher ces couveuses, le latin ne suffit pas. Un peu de poudre ou de fulmi-coton vaudrait mieux.

—Vous n'y êtes pas. Certes, dans les pays que vous nommez, les perfides couveuses ne manquent pas, et si les colombes, qu'on a soin de tenir en cage, s'avisent d'élever la la voix, on leur rompt les ailes et on les jette dans le fond d'une tour.

Mais les chauve-souris signalées par le Saint-Père se retrouvent plus ou moins partout; peu contentes des nids qu'elles infectent, elles rôdent autour des nids occupés par les colombes, et si elles ne peu-

vent mettre en fuite celles-ci, elles leur jettent des ordures.

Je vais faire défiler ces vilains oiseaux devant vous, dans l'ordre que leur assigne l'Encyclique. Je ne dirai qu'un mot des habitudes de ceux que vous connaissez déjà et dont j'ai pu vous parler dans les *Réflexions sur le Souverain comme il y en a peu.*

IV

La première chauve-souris que le Pape nous signale comme grandement acharnée à vouloir couver l'œuf social, c'est la philosophie antichrétienne, qui nous dit : Mort au Christ, et je me charge de faire ruisseler la vie dans le monde ! Eteignez les prétendues lumières que vous devez au Christianisme, et vous me verrez resplendir comme un soleil !

— Hem ! il y a là une dose de jactance dont il faut se défier. Avant d'exiler ou de

conduire au tombeau le Dieu de nos pères, qui a fait d'assez belles choses, il serait bon de voir ce que porte dans le ventre madame la philosophie.

— Ce qu'elle porte? du vent, du vent, du vent.

Et n'allez pas vous pincer les narines à sa barbe, comme pour lui dire : Mais, madame, vous ne faites que....... vous vanter. Nous voudrions moins de bruit, un travail moins météorologique.

Sujette, comme elle est, aux frénésies de l'orgueil, elle vous arracherait la tête ou la briserait contre celle de votre voisin. Jamais elle n'a pu souffler en liberté sur le monde sans qu'on ait vu ruisseler le sang.

Vous savez quel respect on avait pour les têtes humaines, alors qu'on fondait les ca-

lices et qu'on brûlait les chasubles et les crucifix.

—Oh ! pour ces orgies-là, nous n'en voulons plus! Liberté pour tous, même pour ceux qui veulent aller à la messe!

— Oui; mais l'antichristianisme ne veut de liberté que pour lui. Observez bien ceci, mes amis : La vérité, qui se suffit à elle-même, peut rester calme à côté de l'erreur; mais celle-ci, qui ne vit que de son opposition à la vérité, est toujours en fureur contre sa rivale. Alors même qu'on s'occupe le moins d'elle, vous l'entendez crier à la persécution, à l'assassinat.

Ce n'est pas la vérité qui tourmente l'erreur, c'est l'erreur qui se tourmente horriblement dans le voisinage de la vérité. Si elle cessait de hurler contre celle-ci, elle

se croirait morte ; elle le serait en effet, l'erreur n'étant que l'aboiement des passions contre la vérité qui les condamne.

C'est un fait que mon ami Platon a démontré, l'histoire en main, au sujet de l'hérésie, et qui peut se poser ainsi : L'hérésie a toujours eu la rage de mettre le feu aux quatre coins de l'immense édifice du catholicisme. Si les défenseurs de celui-ci ont allumé quelques bûchers, ce n'a été que pour punir les plus fanatiques des incendiaires et intimider les autres [1].

L'antichristianisme, qui, au lieu de nier quelques vérités chrétiennes, comme fait l'hérésie, les repousse toutes en masse, est encore plus violent dans ses fureurs contre

[1] V. *Solution de grands problèmes*, t. IV.

l'Eglise catholique. Tant que celle-ci enseignera les peuples et leur offrira les lumières de la plus haute raison et les préceptes de la morale la plus irréprochable, la philosophie antichrétienne sait bien qu'elle aura la bouche close, et qu'on lui rira au nez dès qu'elle voudra dérouler son catéchisme et parler religion, morale, raison.

Tenez, mes amis, ayez le courage de vous aboucher un moment avec cette chauve-souris qui glapit si fort contre nos colombes et veut absolument que vous mettiez vos petits poussins sous ses prétendues ailes, lesquelles ne sont pas autre chose que des membranes sales et puantes, collées à son hideux squelette dans la fange des tombeaux.

— Seigneur Polichinelle, c'est entendu;

laissez-nous causer une minute avec cette belle-de-nuit.

— Eh bien, madame, que direz-vous à nos enfants en matière de religion ? Car, voyez-vous, la jeunesse, qui se moque des dogmes envoie bientôt la morale à tous les diables, comme disait d'Alembert, qui n'était pas un bigot.

Y a-t-il un Dieu, et qu'est-ce que c'est ?

— Messieurs, c'est un grand problème que vous me posez là. Toutes les forces de la raison suffisent à peine à le résoudre.

— Cependant, madame, il faut une solution ; car les enfants qui ne savent pas s'il y a un Dieu, donnent du fil à retordre au père et à la mère, et un beau matin ils peuvent leur tordre le cou.

— J'opine que l'homme et l'univers sont

l'œuvre d'un Etre placé au-dessus de tous nos moyens actuels de connaître.

— Très-bien ! Nos enfants sauront donc qu'ils sont sortis de terre et issus d'un être qui n'a pas de nom, bâtards conséquemment du côté de père et mère. Nous voudrions cependant qu'on leur donnât une plus haute idée de leur origine, l'estime de soi-même étant le fondement naturel de l'honneur.

— Je pense que Dieu, c'est l'absolu, le grand tout.

— Madame, que baragouinez-vous là ?

— Eh bien , retenez-le bien, Dieu, c'est l'homme plus le monde.

— Merci, madame ! quand à la maison les enfants se croient des dieux, le papa et la maman se trouvent bons à jeter aux chiens.

Après cela, madame, inutile de vous demander la définition de l'homme.

— L'homme, messieurs, est un tube digestif ouvert par les deux bouts, lequel est doué d'activité et de raison pour ne rester jamais ni vide jusqu'à en souffrir, ni plein jusqu'à en crever.

— Sauve-toi, vilaine bête, sinon songe à défendre les deux bouts du tube !

— Doucement, mes bons amis! Polichinelle n'aime pas qu'on réponde aux déraisons par des coups. Attendons, pour battre la chauve-souris, qu'elle s'avise encore de vouloir nous griffer des têtes. Alors, oui, payons-la de sa monnaie, et généreusement; quatre taloches pour une. Mais revenons.

V

Que la philosophie ennemie du Christ et de tout ce que nous devons au Christ, soit chassée comme une folle de la pire espèce, et surtout qu'on se garde de lui confier l'éducation de la jeunesse, rien de plus sage, direz-vous ; mais s'il y a une philosophie honnête et sensée, qui fasse honneur à la raison, sans préjudicier à la religion, nous ne voudrions pas qu'on la traitât en chauve-souris.

Voyez-vous, seigneur Polichinelle, nous sommes amis des lumières, nous ! Loin de

craindre le trop, nous craignons le trop peu.

Que l'on conserve précieusement, que l'on propage les lumières de l'Evangile, qui nous montrent si bien nos devoirs envers le Père qui est au ciel, envers le père et la mère qui sont à la maison, envers les chefs de l'Etat, envers nos frères, quels qu'ils soient, très-bien : mais qu'on respecte les petites lumières de notre raison, qu'on les augmente même, s'il est possible, tant elles nous sont utiles pour la conduite de nos affaires grandes et petites, tant elles peuvent rendre de précieux services, dans les arts, dans les sciences naturelles !

Qu'on ne nous prenne pas pour des anges qui ne voient rien qu'à la lumière du ciel : nous sommes des vers qui rampent

encore sur la terre en attendant les ailes du papillon pour voler vers le ciel. Si nous portons la tête un peu plus haute que les autres vers, n'est-ce pas parce Dieu y a mis un grain de raison?

Si la raison est un don de Dieu, on peut en abuser, sans doute, mais l'abus ne peut empêcher que la raison ne soit chose excellente. Qu'on se garde donc d'y toucher !

Autant nous repoussons la raison qui voudrait nous priver des lumières de la foi, autant nous repousserions la foi qui voudrait nous ôter le flambeau de la raison.

Puis, que voudriez-vous que nous comprissions à l'Evangile et à la parole de ceux qui nous l'expliquent, si l'on nous réduisait à l'état d'enfants au berceau?

— Mes amis, savez-vous que vous venez



de parler absolument comme le Pape ?

Lui aussi dit dans l'Encyclique : La foi et la raison sont sorties du sein de Dieu ; il faut donc que, au lieu de s'entre-battre et de s'entre-détruire comme ennemies, elles se donnent la main et s'entr'aident comme sœurs.

La foi qui demanderait la mort de la raison, la raison qui demanderait la mort de la foi, ne seraient pas filles du ciel, mais filles de l'enfer.

— Très-bien ! très-bien ! si c'est là le langage du Pape et des colombes, nous n'entendons pas qu'on les inquiète dans leurs nids.

— Non-seulement c'est leur langage, mais c'est la doctrine qu'ils ont enseignée dans tous les temps.

Le Pape dit dans l'Encyclique ce que tous ses prédécesseurs, ce que les évêques catholiques ont toujours dit, savoir :

Quand Dieu créa l'homme et la femme, en leur communiquant la vie du corps, il leur communiqua aussi la vie de l'âme. Il leur donna un rayon de son intelligence, de sa raison ; mais il garda pour lui, comme vous le pensez bien, le plus gros lot.

L'homme cependant et sa compagne avaient assez de lumières dans l'état d'innocence pour se conduire. D'ailleurs, Dieu aimait à les entretenir comme fait un bon père avec des enfants ; et vous pensez bien qu'Adam et Eve ne pouvaient que profiter aux leçons d'un si bon maître.

Mais je vous l'ai dit, et déjà vous le saviez, au lieu d'être fidèles aux leçons du

Maître de vérité, nos premiers parents se laissèrent piper par le père du mensonge. Celui-ci leur persuada qu'ils en sauraient autant que Dieu, dès qu'ils se moqueraient des leçons divines et n'auraient foi qu'à eux-mêmes, c'est-à-dire aux inspirations de Satan et des passions humaines.

Vous savez ce que l'homme a trouvé dans la raison, depuis qu'il l'a tournée contre Dieu. Si vous n'êtes pas très-versés dans l'histoire ancienne, voyez ce qui se passe là où la raison seule gouverne, en s'étayant de quelque fausse patente divine, comme en Russie, en Asie, etc.

Or Dieu, dit encore le Pape, pour ramener la raison égarée de l'homme, a renoué ses entretiens avec celui-ci, lui a parlé par les prophètes, par Moïse, et enfin par Jé-

sus-Christ, qui continue à nous parler par son Eglise.

Quel est le devoir de notre raison touchant cette nouvelle communication de la Raison suprême? Le Pape trouve que c'est d'écouter Dieu, de bien nous assurer si c'est lui qui parle, de demander à ceux qui prétendent parler en son nom quelles sont les preuves de leur mission, d'examiner à fond leur mandat; et si ce mandat est en règle, scellé du cachet divin, de bien comprendre ce qu'ils nous enseignent, d'en faire une juste application à notre conduite.

Loin de trouver que cela rabaisse notre raison, le Pape trouve que cela l'ennoblit, la fortifie, l'étend.

Exposant ensuite brièvement les grandes lumières que nous devons au Christianisme,

les admirables institutions dont il a enrichi l'Europe, et celles qu'il lui promet encore si l'Europe l'embrasse tout de bon, il demande si vous voulez anéantir cela, recommencer un nouveau monde, ou plutôt l'ancien monde païen sous les auspices de l'esprit antichrétien, si vous voulez substituer à notre sainte mère l'Eglise madame la philosophie qui ne sait que donner du vent, quand elle ne fait pas couler du sang.

—Non, morbleu, non! vous pouvez donner l'assurance au Pape que nous ne souffrirons pas un si bête échange.

Si la philosophie ne veut pas se contenter du fort beau département qu'on lui assigne, nous la renverrons au diable. Nous trouverons même que vous la classez mal en l'appelant une chauve-souris.

Dès qu'elle porte l'oreille si haute, brait et rue si bien, quoiqu'elle n'ait pas ventre à porter trois enfants, et que ses mamelles suffisent à peine à un étique, loin de la croire propre à couver et nourrir le genre humain, nous la tenons pour incapable d'élever même un ânon.

— Mes amis, Polichinelle eût probablement choisi une autre comparaison, qui eût gagné en convenance pour certains esprits délicats ce qu'elle aurait perdu en justesse pour les esprits judicieux.

— Bah! bah! nous ne sommes pas, nous, des enfants gâtés qui font la moue au pain, s'il n'est caché sous une couche de beurre ou de sucre.

Dites-nous quelles sont les autres chauve-souris dont se plaint le Saint-Père.

VI

L'autre couveuse contre laquelle le Pape veut que vous soyez en garde, c'est la société biblique, ou plutôt ce sont les sociétés bibliques; car nos chers frères errants, qui échouent toujours quand il s'agit de faire une grande société, excellent à multiplier les petites.

Le Pape veut que vous vous défiiez des colporteurs de bibles.

— Ah !ah ! il ne veut pas plus de l'apôtre-mulet que de la rossinante philosophique pour couver notre œuf ; d'accord !

Nous n'avons pas oublié ce que vous nous avez dit de la belle entreprise des porte-bibles.

Vouloir relier les hommes et les peuples entre eux avec des feuillets de la Bible en toute langue et dans le sens de chacun, ou avec des feuilles de chou, c'est tout un. La seule différence est que les feuilles de chou serviraient à la nourriture de nos bestiaux et encore à la nôtre, tandis que les feuillets des livres saints entre les mains de fanatiques ne serviraient qu'à nous faire entre-battre et entre-dévorer, comme au temps où Luther et Calvin cherchèrent à dénicher le Pape et les évêques.

C'est bien quand nous cherchons une loi commune qui nous range tous à la raison et nous fasse cheminer en paix, côte à côte,

bras dessus bras dessous, vers un avenir un peu meilleur sur la terre, en attendant l'avenir éternel, que nous allons confier le soin de négocier cette grande affaire aux porte-bibles, aux inventeurs de religions, qui ne savent ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils doivent croire, et dont toute la religion est de traiter d'idolâtrie la religion de leurs aïeux et celle des trois quarts de leurs frères !

— Vous avez raison, mes amis ; les sociétés bibliques peuvent bien compter dans leurs membres des hommes animés d'une bonne et chrétienne intention, d'honorables dupes ; mais le résultat de leurs sacrifices et de leurs efforts est de faire fouler aux pieds la Bible et ce qui nous reste de christianisme.

— Eh bien, dites de notre part aux ho-

norables dupes que, si donner de l'argent pour faire le bien est chose très-honorable, donner pour ne rien faire, c'est sottise, donner pour faire le mal, c'est métier de diable.

Substituer, dans les mains de nos enfants, à ce catéchisme que nous ont légué nos pères et que nos curés expliquent avec tant de bon sens et de profit pour les mœurs, de gros livres distribués par des butors qui ne savent ce qu'il y a dedans, et qui croient avoir fait un chrétien, quand ils ont rimaillé ces mots : Lisez ! lisez ! c'est la parole de Christ !

Ajouter à ces gros livres de *petits traités*, où nos enfants liront que nos vénérables pasteurs, chargés de leur enseigner la morale, sont des *suppôts de Satan*, des *filous* qui *s'engraissent des péchés des hommes*, des

confiseurs de Dieu qui nous font adorer une petite feuille de pâte! Apprendre, en un mot, à nos enfants que nous sommes de grosses bêtes conduites par des loups, c'est chose qui mérite au moins le fouet. Si les apôtres-mulets s'avisent jamais de franchir notre seuil, comptez qu'ils auront les étrivières.

— Laissez le fouet, mes amis, pour le cas de la récidive ou de quelque grosse ruade.

Le Pape vous recommande seulement de ne pas les écouter; car il est convaincu, comme nous, que leur but principal est de démolir le catholicisme, afin que nous soyons là à nous demander, comme nos frères protestants, s'il y a une religion de Christ, et dans quelle page de la Bible elle se trouve.

Comment en douter, quand un de leurs

plus honorables écrivains nous dit sans façon :

« Ne nous lassons point de répandre ce « livre (la Bible); obligeons tout le monde « à l'ouvrir et à le lire; que partout on le « rencontre; qu'on ne puisse l'éviter; qu'il « renaisse de ses cendres; qu'il se multiplie « sous les coups des bulles qui l'interdisent; « que la chrétienté en soit inondée; que mille « et mille échos en répètent les paroles. Le « catholicisme n'a pas encore été mis à cette « épreuve : nous verrons comment il la sup- « portera[1]. »

— Voilà un admirable plan de réforme. Le moyen de s'entendre, quand tous, jeunes et vieux, hommes et femmes, rimailleront

[1] Supplément au numéro 129 du *Narrateur religieux*, p. 668.

du matin au soir et feront répétcr aux échos ces paroles : Christ a dit ceci, Christ a dit cela !

Ayez la bonté d'observer à l'honorable écrivain que, dans son édit pour une levée en masse de corne-bibles, il serait à propos d'exempter du service nos cuisiniers, nos cuisinières, nos femmes, nos bonnes, nos enfants, tous ceux qui doivent nous fournir le vivre et le couvert.

Qu'il soumette à de nouvelles épreuves le bon sens public et le catholicisme, soit, mais paix à nos estomacs !

Allons, allons, maître Polichinelle, faites savoir au Saint-Père que, si les puissances du Nord ne lui donnent pas plus à faire que les colporteurs de bibles, dans l'exécution de ses sages desseins pour le bien de ses



Etats et de l'Eglise catholique, il peut être tranquille.

Voyons, quelles sont les autres chauve-souris?

VII

Ce sont les sociétés secrètes et le communisme.

— Les sociétés secrètes ! nous ne les connaissons que d'une manière bien vague; mais nous nous en défions, comme de tout ce qui craint le grand jour.

Qu'on s'assemble pour prier en secret, pour s'encourager à bien faire, pour se consoler, comme faisaient les premiers chrétiens, sous des maîtres impitoyables qui se faisaient adorer en compagnie de dieux d'or, de plomb, de pierre ou de bois

vermoulu, et que ce qu'on dit, ce qu'on apprend, ce qu'on fait dans les ténèbres du souterrain, on ne craigne pas de le soutenir à la face du soleil et à la barbe des Césars, comme nos martyrs, bien! très-bien! C'est à ces sociétés secrètes que nous devons le privilége de n'être plus des buses en religion, des esclaves en politique.

Que chez les despotes du Nord, à qui une parole de liberté donnerait le mal caduc, les sujets qui se croient le droit d'avoir une pensée qui ne descende pas du maître, se réunissent en secret pour échanger cette pensée, la propager et ne pas la laisser se perdre, rien là que de très-naturel, de très-louable.

Mais que dans des pays comme les nôtres où chacun peut penser en public, dire,

écrire, imprimer ce qu'il lui plaît, pourvu toutefois qu'il ne dépasse pas trop les bornes de la décence et d'une sage liberté, nous ne voyons pas pourquoi il y aurait des sociétés secrètes, sinon au préjudice de l'ordre et de la morale.

Si le Pape cherche à dénicher ces chauve-souris, nous ne l'en empêcherons pas, à condition toutefois qu'il ne nous dotera pas d'un tribunal d'inquisition, si bénins que fussent les inquisiteurs.

— Non, mes amis; ce n'est pas Pie IX qui nous ramènera l'inquisition, bien que cette institution, dans les pays où elle était soumise aux Papes, n'ait jamais été aussi noire qu'on a voulu le dire, comme l'a montré Platon[1].

[1] *IIIe Problème*, ch. LVI.

Le Pape connait trop la vigilance et le courage de nos évêques, pour confier à d'autres sentinelles le soin de donner l'alarme et de l'avertir quand quelque mauvaise bête s'avise de vouloir nicher dans un coin de l'Eglise.

— Parlez-nous donc du communisme.

— C'est en effet au triomphe du communisme que travaillent les sociétés secrètes, là où la prudence les oblige encore à se tapir dans l'ombre.

Or le communisme, mes amis, malgré ses divisions et ses nuances à l'infini (l'unité étant impossible hors de la vérité), vise cependant au même but, à faire du genre humain une grande communauté de frères jouissant par indivis de la terre et de tout ce qu'elle renferme.

—Expliquez-nous cela.

—Les communistes vous disent : La terre et les animaux à deux pieds et autres qu'elle porte sont à tous : des brigands se la sont partagée ; les uns ont tout, les autres n'ont rien. Nous voulons que les brigands regorgent, sinon gare à leurs têtes !

Que les rois s'exécutent les premiers : leurs couronnes, leurs sceptres, leurs joyaux, à l'hôtel de la Monnaie ! leur domaine privé, comme le trésor public, dans la masse commune ! leur garde-robe, pour habiller ceux qui sont nus ! leurs palais pour loger nos vagabonds ou pour nos réunions aux jours de fête !

Que les ministres, les grands seigneurs, les financiers, les négociants, les bourgeois, les propriétaires quelconques les imitent !

Que ceux qui ont des millions apportent des millions, que ceux qui n'ont qu'un écu apportent leur écu !

Nous ne sommes pas des brigands, nous ! nous sommes des hommes de justice et d'équité. Nous vous administrerons cette belle pacotille avec l'impartialité de l'ange, donnant à chacun selon sa capacité et son travail.

Ce n'est pas tout : que les maris amènent aussi leurs femmes ; nous n'en avons pas, nous, ou nous sommes las des nôtres. Que les pères et mères amènent leurs garçons et leurs filles, et ne s'inquiètent pas des suites. Nous ne voulons pas plus du tien et du mien dans les personnes que dans les propriétés.

— Maître Polichinelle, assez ! courez à

Rome pour observer au Pape que contre des chauve-souris de cette taille les foudres spirituelles et les canons de l'Église pourraient avoir besoin d'un appui temporel. Si donc Sa Sainteté vient à découvrir quelque bonne nichée de ces bêtes sorties de l'enfer, qu'elle nous fasse signe; nous y courrons avec une bonne provision de poudre et de mitraille, et le diable sera obligé de les remettre bien vite en cage, s'il tient à conserver l'espèce.

— Savez-vous, mes amis, que vous demandez là une croisade?

— Peu importe le mot: quand il s'agira de défendre toutes nos institutions sociales, que nous voulons améliorer, non détruire; quand il s'agira de défendre nos petits foyers, nos femmes, nos enfants, nos pro-

priétés, nos industries, nos bras eux-mêmes contre d'infâmes brigands qui veulent en trafiquer, soyez sûr que nous ne regarderons pas à qui commandera le feu, tant nous viserons à tirer juste, à ne pas laisser une tête debout!

Par tout ce qu'il y a de saints dans le ciel et d'honnêtes gens sur la terre, nous jurons bonne guerre à quiconque tentera de nous enrégimenter, nous et les nôtres, dans une communauté de chiens.

— Soit! mais sachez que le Pape aime bien mieux faire la guerre à l'erreur qu'aux dupes de l'erreur; il veut qu'on éclaire, qu'on rassainisse les têtes au lieu de les briser.

— Nous en convenons, cela vaudrait mieux; mais comment faire rentrer la rai-

son dans des têtes où probablement elle n'a jamais pu se gîter. Le Pape est bien fin s'il y voit jour.

— Le Pape sait que ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu : voilà pourquoi il veut que nous priions pour les esprits malades.

Ensuite, croyez-en Polichinelle qui a déjà vu passer quelques générations d'hommes ; autour d'une poignée de fils bien dévoués de Satan, il y a dans chaque parti une infinité de dupes.

Que de communistes, que de saint-simoniens, que de fouriéristes passeraient de notre côté, et deviendraient de bons, d'ardents catholiques, si, en face de la société fantastique pour laquelle on les passionne, on posait sous leurs yeux le plan de la

grande confrérie des peuples, à l'organisation de laquelle le catholicisme travaille depuis dix-huit cents ans, et que, seul au monde, il est en mesure de réaliser!

C'est là ce que se propose le Vicaire de Celui qui veut le retour et non la mort des pécheurs; c'est pour nous acheminer vers ce but que le Pape a écrit l'Encyclique.

— Eh bien, Polichinelle, dites-nous donc quels sont les moyens que le Pape propose; nous sommes fort curieux de voir son programme. Quelle que soit, selon vous, sa réserve en matière politique, nous comptons bien y découvrir quelque leçon à l'adresse des poussins et des coqs.

— Vous serez trompés, mes amis, aussi bien que ceux de nos journaux qui s'attendaient à voir tomber de l'Encyclique une

étincelle sur cette énorme traînée de poudre qui relie entre eux tous les Etats de l'Europe, de l'Amérique et d'une partie de l'Afrique et de l'Asie.

Ecoutez bien, et vous saurez que le Pape en sait plus long que nous tous, y compris même les voyants du journalisme.

VIII

Mettre le feu à notre vieille société avant d'avoir préparé la nouvelle, ce serait la plus impardonnable des folies, vous disait, il y a sept ou huit ans, Polichinelle[1].

Or, sachez mes amis, que le Pape est l'organe de la plus haute sagesse qui ait paru au monde.

Il y a trois méthodes pour réformer la société : la méthode brutale, la méthode humaine, la méthode divine.

[1] *Platon-Polichinelle*, t. I.

Les partisans de la première réforme disent : Les hommes sont de méchantes bêtes qu'on ne range à la raison qu'en leur défendant de raisonner, qu'on ne soumet à l'ordre qu'en assommant les revêches.

Ils agissent en conséquence, s'entourent de bourreaux, règnent par la terreur, et vous voyez rouler dans le sang les têtes qui manquent de souplesse.

Tel fut Mahomet ; tel fut naguère Mahmoud ; tel est le Czar. Tel fut Calvin ; tel fut Roberspierre ; tels seraient les niveleurs communistes qui, pour nous aligner tous comme des choux dans leur nouveau paradis terrestre, ne voient rien de mieux que le triangle d'acier.

Les réformateurs dont le génie est tout humain disent : Voilà une grande nation à

la débandade. Comment faire pour la rappeler à l'ordre ? La force ne suffit pas. Voyons, que veut-elle? Se couronner de liberté. Bien! Jetons-lui des lauriers, et encore des lauriers. Si elle dit : Citoyen consul, est-ce là tout ce que tu m'as promis? nous répondrons : Comment! tu donnes des lois à l'Europe, et tu demandes si tu es libre?

Je n'ai pas besoin de vous nommer l'individu qui, de la meilleure foi du monde,

« ... Prit l'autel de la victoire
« Pour l'autel de la liberté. »

Les agents de la réforme divine disent : Quelque dégradés qu'ils paraissent, les hommes n'en sont pas moins par leur origine et par leurs destinées les enfants du

Très-Haut. Nous ne saurions donc les traiter avec trop d'égards ; Dieu nous avertissant que lui-même *n'en dispose qu'avec un grand respect* [1].

Toutes leurs misères morales et matérielles viennent d'une erreur entrée dans leur esprit, et y jetant assez de trouble et de ténèbres pour leur faire choisir le mal qu'ils haïssent, préférablement au bien qu'ils aiment naturellement.

Leurs plus détestables passions ne vivent que de chimères ; leurs crimes les plus odieux ne sont couvés et n'éclosent que sous les ailes de l'ignorance.

Porter la lumière de la vérité dans l'esprit ; disposer celui-ci à la goûter, à s'en

[1] Sap. XII, 18.

nourrir par la réflexion; aviver le cœur par la douce chaleur de la méditation, et les fomentations extérieures du bon exemple; continuer ce travail intérieur jusqu'à ce que la vérité, enracinée profondément dans l'esprit, trouvant une séve abondante dans le cœur, pousse au dehors la fleur et le fruit de toutes les vertus, voilà ce qui s'appelle réformer les hommes à la manière de Dieu.

Ce n'est pas l'homme qui réforme les hommes, ce n'est pas même Dieu; ce sont les hommes qui se réforment eux-mêmes avec le secours de Dieu et des ministres auxquels il a confié la lumière de sa vérité et les remèdes de sa grâce. Cela se fait doucement, lentement, sans violence, comme tout ce qui doit durer.

Les réformateurs ont besoin d'une grande

patience, comme le médecin au milieu des plus fâcheux malades. Ils doivent agir, mais encore plus souffrir. A l'exemple de leur Chef, il faut qu'ils se collent à la Croix et disent : Enfants des hommes, souvenez-vous que si nous tombons sous vos imprécations et vos coups, c'est pour vous communiquer la véritable vie.

— Cela est beau et bien, mais cela est fort lent.

— Soit, mais cela seul est accceptable et durable.

Vous ne voulez pas de la réforme brutale, durât-elle autant que celle de Mahomet.

Vous ne comptez guère sur une réforme humaine. — Vous savez que les génies les plus capables s'enferrent dans leurs su-

blimes calculs quand ils calculent seuls, et que l'aigle qui couvre aujourd'hui l'Europe de ses ailes, peut se débattre vainement demain, sur un petit rocher de l'Océan, sous le bec d'un misérable oiseau de nuit.

Reste donc la divine réforme qui dure depuis dix-huit cents ans, malgré une opposition aussi générale qu'incessante. Vous la trouvez trop lente; mais il ne tient qu'à vous de la hâter, d'abord en vous y soumettant vous-mêmes, ensuite en vous ingéniant auprès de Dieu et des hommes pour la faire accepter aux autres.

Trop lente! mais vingt ans après qu'elle eut commencé, l'univers était plein de chrétiens, c'est-à-dire d'hommes parfaits [1].

[1] Rom. I, 8.



Trop lente ! mais voyez ce qui s'est fait au Paraguay, quand on a laissé faire les envoyés de l'Agneau. Voyez ce qui se fait en Océanie, au milieu des peuplades les plus dégénérées.

Lisez ce qu'a écrit sur ce sujet Platon ; et vous verrez ce que nous pourrions raisonnablement espérer avant la fin du XIXe siècle, si, au lieu de nous passionner pour les rêves d'esprits malades, nous voulions marcher dans le plan du Régénérateur du monde [1].

[1] *Solution de grands problèmes*, t. III et IV. — *Les Idées d'un catholique sur ce qu'il y aurait à faire*

IX

— Que le Pape pousse à la réforme spirituelle et morale, à merveille! Nous concevons fort bien que sans des idées saines dans les esprits, sans l'amour de l'ordre dans les cœurs, c'est-à-dire sans lumières et sans moralité, la liberté est impossible; mais croyez, Polichinelle, que le Pape n'eût pas gâté sa circulaire latine en y glissant un petit mot touchant les réformes temporelles indispensables, sur les devoirs des gouvernants et les droits des gouvernés.

— Je crois au contraire, mes amis, que le petit mot, si petit qu'on le suppose, eût été une énorme imprudence.

Que certains journalistes, habitués à tout dire, le vrai comme le faux, s'imaginent que le Pape puisse faire de même, c'est une grande erreur.

S'ils ont le privilége, eux, de jeter dans le domaine public de gros et de petits mots, sans que cela tire à conséquence, c'est que le public use largement du droit de ne pas les écouter et de les tenir pour des étalagistes de phrases.

Quant aux phrases papales, elles ont une autre portée. Accueillies comme paroles de l'Evangile par les vrais catholiques, c'est-à-dire par ce qu'il y a d'esprits éminemment amis de l'ordre, saisies avidement

par les machinateurs de révolutions, quand ils croient y découvrir une arme, elles peuvent soulever le monde.

Voici quel eût été le résultat du petit mot que vous eussiez soufflé au Pape, si vous eussiez pris la place de l'esprit de sagesse et de vérité qui a dicté l'Encyclique.

Les gouvernants eussent dit, non sans quelque apparence de raison : Bon! le Pape se fait révolutionnaire ; haro sur l'Encyclique ! Gare à qui en osera répéter une syllabe! Hâtons-nous de mettre entre la bouche du Pape et l'oreille de nos sujets un abîme infranchissable.

Les communistes eussent crié à tête fendre : Vive le Saint-Père ! puisque le Pape est le seul souverain qui parle raison et s'occupe du bien des peuples, nous ne vou-

lons pas d'autre souverain que lui. Catholiques, nous sommes des vôtres; donnons-nous la main et travaillons en bons frères à l'établissement du règne de Dieu dans le monde!

De là, dans le Nord, un despotisme poussé jusqu'à sa dernière limite; et supposé qu'il devînt victime de ses excès, que verrait-on?

Avez-vous lu l'*histoire de Thélénef* et le spécimen d'une réforme populaire sur les bords du Volga, dans *La Russie en* 1839? Si vous ne l'avez pas lue, lisez-la, et vous saurez ce que fait un peuple de serfs, quand on lui crie : Liberté! avant de lui avoir appris ce que c'est que la liberté.

Jamais pays n'avait été mieux préparé à comprendre la liberté que la France du dernier siècle. Vous savez cependant ce que

produisit ce mot arboré par des tribuns en délire. Il a fallu bien des années pour qu'on s'entendît sur les bases d'institutions libérales et qu'on pût discuter ce qui reste à faire sans en venir aux mains. Comptez les têtes tombées au milieu des quiproquo !

Qu'en serait-il donc chez les peuples où, grâce à la nullité absolue d'une religion civile et impériale, on ne trouve qu'un riche fonds de barbarie sous une légère couche de civilisation et de christianisme !

« Grattez le Russe, et vous retrouverez le Tartare, » a dit l'homme qui essaya de faire sauter le Kremlin. Ce qui signifie : Brisez tout-à-coup les barreaux qui encagent ces singes, et vous verrez ce que vous n'avez jamais vu !

Ce que je dis de l'extrême Nord peut se dire à proportion des autres peuples où l'action brutale d'un despotisme jaloux et ombrageux a paralysé, annulé l'action morale et sagement libératrice de la pensée catholique.

Quant à nos Etats un peu plus avancés dans les idées d'ordre et de liberté, et dont les gouvernements, à force de se tempérer, conservent à peine la force nécessaire pour contenir ceux qui voudraient faire monde neuf, c'est-à-dire main basse sur tout ce qui s'oppose à leurs absurdes utopies, qu'arriverait-il ?

L'élément démocratique, déjà si échauffé par le souffle du communisme, se combinant avec la partie la plus inflammable de l'élément catholique, ferait explosion, et

Dieu seul peut mesurer les suites de l'incendie.

Vainement le Pape crierait-il aux néo-catholiques : Que faites-vous là? Vous ne m'avez pas compris.

On répondrait : Si, Saint-Père, nous avons fort bien compris ; c'est vous qui ne vous comprenez plus. Eh bien, nous vous redresserons aussi bien que les autres. Nous sommes les grands redresseurs des griefs de l'humanité, nous!

Savez-vous maintenant ce que vous demandiez, mes amis? vous demandiez une couvée sage et bien élevée, avant d'avoir fait couver l'œuf; vous demandiez que l'idée catholique se traduisît sur-le-champ en faits, sans avoir déposé dans les esprits une juste connaissance des droits, sans avoir péné-

tré les cœurs d'un véritable amour des devoirs. Vous faisiez un appel à la force.

En somme, vous demandiez ce que vous ne voulez pas, du sang.

Or la liberté qui vit de sang, c'est la liberté des tigres.

X

— Seigneur Polichinelle, vous pouvez avoir raison, et nous pourrions n'avoir pas tort.

Point d'appel direct ni indirect à la force, bien entendu ! Nous ne voulons de recours à la force que contre les forcenés qui tenteraient de nous ravir notre petite mesure d'ordre et de liberté. Mais croyez-vous donc qu'une petite déclaration de principes adressée par le Pape à ses sujets eût mis le feu à l'Europe?

Nous ne le pensons pas; nous croyons

même que cela eût été d'un bon effet sur les Romains, et même sur les autres peuples.

— Outre que l'effet, à Rome comme ailleurs, eût pu être tout autre que vous ne le pensez, retenez bien ceci, mes bons amis, et soyez persuadés que le *télescope de réflexion*, que Polichinelle a reçu (vous savez comment[1]), après six siècles de pèlerinages, n'est pas un bandeau sur les yeux.

Les réformes ne sont pas des déclarations de principes, mais de justes applications des principes. Corner des plans de réforme avant de les entreprendre, c'est appeler tous les brouillons à l'œuvre ; c'est se créer de gaieté de cœur des embarras, des résistances ; c'est faire sourire de pitié ceux qui

[1] V. *L'Art d'apprendre en riant*, etc.



s'entendent un peu aux réformes. Bref, c'est dire aux utopistes, aux fous : Arrivez! aux défenseurs des abus : Armez-vous! aux hommes capables : Retirez-vous!

Les réformes se font sans s'annoncer. Si elles s'annoncent, elles ne se font pas, ou se font souverainement mal.

Le Pape s'occupe à les faire sans mot dire : impossible de mieux débuter.

Quand je dis que le Pape garde un silence absolu sur la question des réformes dans l'Encyclique, je dis vrai dans un sens, et je dis très-faux dans un autre sens.

Puisqu'il vous faut une déclaration de principes, qui promette de grandes réformes, je vous dirai, mes amis, que vous êtes servis au-delà de vos espérances.

La plus grande partie de l'Encyclique



contient un plan de réforme que le Pape se déclare disposé à exécuter, dût-il y sacrifier la dernière goutte de son sang, et il exhorte toutes les puissances du monde, surtout les puissances spirituelles, à le seconder dans cette entreprise.

— Expliquez-vous donc.

— Je pense que vous devriez déjà me comprendre.

Ce plan de réforme, c'est la soumission volontaire, spontanée de tous les hommes sans exception à la plus admirable charte qui ait été donnée aux hommes, soit à la charte évangélique.

— Nous comprenons.

— Oui, vous comprenez qu'une semblable charte, non élaborée dans des têtes humaines, toujours faibles par quelque bout,

si fortes qu'elles soient, non sortie des orages révolutionnaires, et n'ayant d'appui que dans des forces humaines, si variables dans leur direction; vous comprenez, dis-je, que cette charte, conçue dans les profondeurs de la Sagesse éternelle, sortie pleine de grâce et de vérité de la bouche du *Fils de l'homme,* serait souverainement propre à tout restaurer dans le monde, sans y rien détruire que le mal.

Je vous ai déjà dit ce que seraient les Etats en eux-mêmes et entre eux, organisés sur le plan de la morale évangélique. Pour peu que vous connaissiez l'Evangile, il vous est impossible de chercher mieux que son triomphe dans les esprits et les cœurs pour voir s'établir partout le règne de la plus sage liberté sur la base du plus

bel ordre, pour voir une belle part de bien-être assurée à tous dans le sein de la charité.

— Sans doute ; mais le moyen de faire adopter universellement cette charte ! Le grelot est excellent ; comment l'attacher au cou de tant de millions de chats?

— Ne parlez pas de l'attacher à des millions de chats à la fois, car vous ne feriez rien que vous faire griffer ; mais confiez le divin grelot à des mains qui sachent traiter avec les chats, les prendre doucement un à un, batifoler et miauler avec eux, et qui ne s'armeront pas du fer et du feu si elles viennent à recevoir quelques griffades, mais se lécheront les doigts sans bruit, et attendront un moment plus favorable.

Ne voyez-vous pas qu'un grand nombre

de chats, et pas de l'espèce la plus gouvernable, portent déjà le grelot et s'en trouvent très-bien? que d'autres tendent déjà le cou et n'attendent que des mains capables pour se plier au joug du Christ?

Or ce sont ces mains que le Pape cherche à multiplier, et surtout à bien former dans l'art divin de soumettre les âmes à la loi de justice, d'amour et de parfaite liberté.

L'Encyclique est une excellente instruction à ceux qui doivent présider à l'opération et former les dompteurs, les conquérants au Christ, et partant au bonheur de l'espèce humaine.

Que l'instruction soit fidèlement suivie, il est probable que, dans dix ans, le monde commencera à se faire une idée du progrès chrétien.

Il y en a qui ont dit : l'Encyclique est une allocution de sacristie, une suite d'avis paternels aux évêques, aux supérieurs de séminaire ; en somme, ce n'est rien.

Moi je dis : C'est tout.

Je pense comme mon ami Platon et tous ceux qui s'avisent de penser dans ce siècle, que, au degré de puissance matérielle et de fermentation morale où nous sommes, il n'y a pas de merveilles que nous ne puissions nous promettre avec un sacerdoce éclairé, indépendant, tout dévoué à Dieu et aux hommes, et que, sans ce secours, il n'y a pas de désastres qu'on ne puisse regarder comme imminents [1].

— Nous ne sommes pas loin de penser

[1] *Solut. de gr. probl.* t. III et IV. — *Les Idées d'un cathol.*



comme vous et votre ami, seigneur Polichinelle, et nous pensons qu'un sacerdoce de tout point évangélique serait un merveilleux instrument de progrès. Voudriez-vous bien nous dire ce que le Pape recommande aux évêques pour former des hommes habiles à procurer le règne de la belle charte des cieux?

Il y aurait de belles et bonnes choses à dire sur ce sujet, et nous autres, qui voulons que les pasteurs de nos âmes aient la liberté de nous rappeler nos devoirs quand nous les oublions, nous ne serions pas fâchés qu'eux aussi trouvassent un moniteur charitable quand il leur arriverait de se fourvoyer ou de s'endormir.

— Vous avez raison, mes amis. Le plus beau privilége dont nous jouissions sous la

charte évangélique, gardée par le catholicisme, c'est que nous sommes tous également sujets de la loi, et que celui qui a reçu le plus de puissance pour en procurer l'exécution est obligé de se qualifier le *serviteur des serviteurs de Dieu*.

Je vais donc vous dire en peu de mots ce qu'il recommande le plus à ses vénérables frères.

Je veux être court; car vous comprenez bien que si je n'en finis pas avec l'Encyclique, je ne pourrai pas arriver à l'autre parole du Pape, laquelle cependant vous regarde de fort près.

XI

Le Pape donc dit aux évêques que, pour faire de *vrais hommes de Dieu*, des *messagers du ciel*, avec des êtres de chair et d'os comme nous, il faut les prendre tout petits, sous l'aile, pour ainsi dire, du père et de la mère, et du nid de la famille les transporter encore tout chauds de simplicité et d'innocence dans les nids de colombes appelés petits séminaires, ou simplement séminaires.

Là, il faut que l'on mette tout en œuvre pour les fortifier dans l'innocence et la

vertu, en même temps qu'on les formera à la prudence du serpent, et qu'on leur donnera des cœurs de lion pour veiller au salut de leurs frères et les défendre contre les ruses et les serres du vautour qui cherche à déchirer éternellement les âmes et les corps.

— Bien, Polichinelle! mais ne pourrait-on pas observer au Saint-Père que c'est une pauvre disposition à travailler au salut du monde, qu'une simplicité et une innocence étrangères aux duplicités, aux fourberies, aux perversités du monde? que la prudence du serpent, au sortir de la coque ou du ventre de la mère, doit peu effrayer le grand dragon qui fait depuis six mille ans la guerre au monde, et qu'un cœur de lion, qui n'a jamais vu ni loups ni lions,

peut se changer à la première rencontre en cœur de lièvre?

Une éducation quelque peu mondaine serait-elle donc inutile à ceux qui doivent conduire le monde?

— Dispensez-moi, mes amis, de soumettre ces observations au Pape; car le moins qu'il pût faire, ce serait de me rire au nez, et de dire : Mais, Polichinelle, on m'a donc compté des bourdes quand on m'a dit que, grâce à Dieu et à je ne sais quel enchanteur de delà les monts, tu étais devenu un modèle de sagesse, de raison, sans rien perdre de ton ancienne gaieté ? Tu es plus léger, plus irréfléchi que jamais.

Savez-vous, mes bons amis, quels sont les êtres qui cherchent à vour farcir la tête de ces belles balivernes? Ce sont les chauve-

souris qui, non contentes de couver nos poussins, nos poussines, à l'exclusion des colombes, voudraient encore couver les colombes elles-mêmes, en faire des chauve-souris au plumage céleste. Alors, oui, le monde y verrait clair !

On veut former le clergé à la ressemblance du monde afin qu'il ne s'avise plus de vouloir ramener le monde à la ressemblance du Christ.

On voudrait que, à l'instar de l'Allemagne où, grâce au Joséphisme, les séminaires sont encore à faire ou ont été défaits, le clergé allât s'imprégner d'impiété, d'immoralité, d'indifférence dans des universités où la corruption coule à grands flots. On pense avec raison qu'alors les prêtres seraient de bonne pâte, laisseraient faire, et que s'ils

montaient en chaire, ce serait, comme en Allemagne, pour y dire des riens, sinon pour y afficher le mépris du Christ et de sa loi.

—D'accord, maître Polichinelle ! nous entendons bien que nos maîtres en morale et en sagesse, soient un peu plus forts que nous sur ces deux articles, sans quoi nous serions, selon le mot de l'Evangile, des aveugles conduits par d'autres aveugles. Mais comment le prêtre pourra-t-il remédier à nos faiblesses, à nos maladies morales, s'il ne les connait pas ? Comment les connaîtra-t-il s'il est élevé loin des malades ?

Pour le médecin des âmes, comme pour celui des corps, la théorie est sans doute nécesssaire ; mais un peu de clinique le serait aussi.

— Je vous l'accorde, mes amis; nul homme au monde n'a plus besoin que le prêtre de connaître à fond le cœur humain, ses faiblesses, ses misères, les mille illusions dont il se nourrit, et le moyen de guérir les premières, de dissiper les autres; mais savez-vous quelles sont les vraies sources de cette connaissance? L'Ecriture-Sainte et notre propre cœur.

Si vous trouvez un livre qui offre une dissection du cœur humain plus profonde, plus complète et en même temps plus intelligible, plus simple que le Nouveau-Testament et les livres sapientiaux; si vous rencontrez dans La Bruyère, Larochefoucault, Vauvenargues, etc., un trait lumineux et profond sur les allures du cœur humain, qui ne se trouve pas dans le livre des

livres; si, pour connaître toutes les ruses de guerre de nos passions, leurs manœuvres les plus trompeuses, leurs transformations les plus diaboliques; si, pour apprendre à les déloger de leurs derniers retranchements, et à les faire passer de leur trône de fange à la noble chaîne du devoir, vous connaissez un meilleur moyen que l'étude suivie de notre propre cœur, que l'application qu'on lui fait, sous un directeur habile, des principes contenus dans nos maîtres de la vie spituelle, dans le livre de l'*Imitation*, le plus beau qui soit sorti de la plume de l'homme, et dans un autre petit livre, unique aussi dans son genre, qu'on appelle *le Combat spirituel;*

Si, dis-je, vous faites jamais de semblables trouvailles, vous pouvez compter sur

l'admiration et la reconnaissance de tout ce qu'il y a de profonds moralistes dans le monde chrétien, et je vous promets une belle place dans l'histoire de la guerre spirituelle.

Cela étant, vous comprenez que pour une étude approfondie de l'Ecriture-Sainte, de l'*Imitation*, du *Combat spirituel,* des grands docteurs dans la médicamentation des âmes; vous comprenez que, pour une analyse savante de son propre cœur, pour une réaction soutenue contre ses passions, pour une bonne *clinique* morale, on peut choisir mieux que le théâtre du monde.

Qu'est-ce que le monde, mes amis, considéré du point de vue moral? Une réunion de grands et petits enfants menés en laisse par les passions, sans savoir où ni comment.

Qu'est-ce encore? Une réunion de malades, d'autant plus malades qu'ils se croient assez bien portants pour rire au nez du médecin qui entreprend de les guérir et pour lui présenter le poing au lieu du pouls.

En quoi consiste la science des plus habiles meneurs du monde? A connaître les ressorts secrets, le mécanisme des passions, pour les mettre en jeu, les confisquer à leur profit; à étudier les travers des hommes pour les diriger vers un but; en un mot, à diviser, à tromper, à corrompre les hommes pour se les assujettir.

Que cette rouerie soit fort prisée dans le monde, à la bonne heure; mais qu'elle soit nécessaire aux prêtres, c'est ce qu'on n'osera ni dire, ni penser.

Arracher les hommes à la voie de perdi-

tion où ils marchent naturellement, quand ils se laissent aller, pour les faire cheminer dans la voie évangélique ; connaître la vie naturelle et surnaturelle des âmes et les moyens naturels et surnaturels de la conserver et de la développer ; connaître les atteintes plus ou moins mortelles que les passions mauvaises et l'ennemi du salut peuvent porter à cette vie, et les moyens de parer leurs coups, de guérir leurs blessures, telle est la sublime science du prêtre ; et, croyez-le bien, cette science ne s'apprend pas dans le monde.

Dans l'art de guider les hommes vers le vrai bonheur par la route des vertus, il n'y a pas de congrès de vieux et rusés diplomates qui ne trouvât un maître parmi les moins habiles de nos curés de campagne.

XII

— Nous avouons, Polichinelle, que le reproche qu'on fait communément au clergé d'ignorer l'esprit du monde, pourrait bien être un éloge, sinon une sottise. Toutefois, convenez que les grands orages des passions doivent être étudiés sur la mer du monde, et non dans le fond d'un séminaire ou d'un couvent.

— Non, mes amis, Polichinelle ne conviendra jamais d'une chose qu'il tient pour une grande erreur. Ecoutez bien ceci.

Les passions sont des maîtresses trop ha-

biles, trop jalouses de maintenir leur empire, pour gronder hors de saison et s'emporter contre ceux qui se dévouent à leur service, ou du moins acceptent leurs ordres sans trop rechigner. C'est en flattant, en enivrant de caresses, qu'elles règnent sur leurs victimes.

Si vous voulez entendre gronder ces tyrans des âmes ; si vous voulez vous faire une juste idée de leurs fureurs, de la violence horrible de leurs assauts contre un cœur qui résiste à leurs séductions et se moque de leur patelinage, vous pouvez, il est vrai, rester dans le monde ; mais il faut absolument que vous y fassiez ce qu'on apprend à faire dans les séminaires, dans les couvents, que vous entriez sérieusement, très-sérieusement en lutte contre toutes vos

passions, et surtout contre leur capitaine, contre la passion dominante.

Sans cela, croyez-le bien, vous ne serez que des colin-maillard, qui aurez donné tête baissée dans tous les excès des passions, avant de savoir s'il y a d'autres passions mauvaises que celles de tuer ou de voler.

Si vous voulez voir les paisibles triomphes de la mort sur un cadavre, allez au cimetière, très-bien : mais si vous voulez assister aux grandes et énergiques luttes de la vie contre les principes de la mort spirituelle, allez au séminaire et au couvent, ou faites-vous dans un coin de votre maison ou de votre cœur une sorte de séminaire ou de couvent, où vous puissiez vous escrimer contre vos passions, sous la di-

rection d'un vieux troupier dans les guerres de l'âme.

On ne connaîtra jamais bien les hommes qu'en se connaissant bien soi-même ; on ne se connaît bien soi-même qu'en fréquentant son petit manoir intérieur : or le principal résultat de la vie du monde est de nous faire vivre en dehors de nous.

Enfin, dites-moi, mes amis, quels sont les hommes qui s'entendent le mieux à déchiffrer l'homme ? Quels sont les orateurs et les écrivains qui vous dénudent le mieux le cœur humain, qui vous enlèvent par la peinture qu'ils vous font de vous-mêmes et qui vous arrachent cet aveu : Oui, c'est bien moi ? Quels sont les hommes qui s'entendent le mieux à terrasser le vice, à réveiller, enflammer les nobles passions ? Ne sont-ce

pas les prêtres, les religieux, qui n'ont avec le monde que les rapports indispensables pour l'exercice de leur ministère ?

Quels sont parmi les écrivains et orateurs laïques, ceux qui vous attachent le plus par une science exacte et une peinture vive, éloquente, de ce que l'homme est et de ce qu'il devrait être ? ne sont-ce pas les hommes du siècle qui vivent le plus en dehors du siècle ?

Est-ce aux abbés de salon et aux petits maîtres que vous vous adresserez pour avoir un Bossuet, un Pascal ?

Si notre orateur favori, le R. P. Lacordaire, doit beaucoup à la nature, ne doit-il pas encore davantage à son stage dans la solitude du séminaire, à son stage permanent dans la solitude encore plus

profonde du cloître ? S'il ne portait en chaire que le bagage d'idées qu'il avait au sortir du monde, croyez que nous n'aurions pas la patience d'aller l'attendre deux ou trois heures, et que nous ne l'écouterions pas une heure sans nous apercevoir que nous portons nos voisins ou que nous en sommes portés.

Soyez sûrs qu'ils n'ont jamais conversé avec les prêtres ni les religieux, ceux qui s'imaginent que ces gens-là ne connaissent pas le monde.

J'aurai encore une réflexion à vous faire sur ce sujet ; mais je redoute les longueurs plus que le feu, et l'enfer lui-même me paraîtrait un jeu, n'était l'éternité.

— Dites ! dites ! on est toujours court quand on parle juste et à propos. Vous

devez savoir combien on nous assourdit depuis quelque temps de ces belles balivernes, comme vous les qualifiez assez bien, sur l'incapacité des prêtres et des religieux dans l'art de former de bons prêtres et de bons citoyens.

— Oui, et ces balivernes sont ressassées non-seulement par les perroquets chargés de haranguer dans les rues et les estaminets, mais elles sont gravement répétées par des personnages qui, au lieu de se respecter et de respecter les assemblées devant lesquelles ils parlent, ne craignent pas de surcharger ces sornettes de faussetés historiques très-palpables.

Commençons par les mensonges historiques. Mais mettons ceci en tête d'un chapitre, qui sera le dernier sur l'Encyclique.

XIII

N'a-t-on pas dit, répété, imprimé, réimprimé naguère dans la discussion sur la liberté d'enseignement, que Napoléon ne trouvait rien de mieux pour former de bons citoyens à l'Etat, que de choisir d'honnêtes citoyens vivant dans le monde, mêlés aux affaires du monde, de bons pères de famille, montrant à leurs élèves, la plupart destinés au mariage, comment on doit se conduire avec une femme, comment on doit élever des enfants?

*

N'a-t-on pas dit que, pour une œuvre de cette importance, on ne pouvait s'adresser plus mal qu'à des prêtres, à des religieux, espèce de niais et de bigots, qui n'élèveraient que des niais et des bigots, incapables de dévouement à leurs devoirs, de respect pour les droits d'autrui, incapables de dévouement à l'Etat?

Or, pour quiconque a lu un peu ce qui s'est écrit de mieux sur la pensée intime et et les principes de Napoléon, n'est-il pas indubitable que le grand homme eût cravaché en plein conseil le conseiller d'Etat qui, non content d'émettre un avis aussi bête, eût osé dire : Sire, c'est là votre pensée?

N'est-il pas historiquement certain qu'il dit et répéta souvent que pour élever la jeu-

nesse, il ne voyait rien de mieux que des corps religieux, voués exclusivement à cette profession, étrangers à toute autre vue que celle du progrès de leurs élèves, à cette condition toutefois qu'ils entrassent dans ses plans, lesquels, il faut l'avouer, n'étaient pas directement pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bonheur des hommes?

Ne disait-il pas que s'il avait plusieurs prêtres du mérite de l'abbé Emery, il leur confierait l'éducation de tout le clergé et de toute la jeunesse de l'empire?

N'est-il pas historiquement évident que, faute de religieux, assez rares à cette époque, et d'ailleurs suspects d'indocilité à ses vues, Napoléon chercha à former quelque chose de semblable, savoir un corps de pro-

fesseurs et de maîtres de la jeunesse, astreints au célibat et à une sévère discipline ?

Voilà ce que l'histoire dit ; mais ce n'est pas le compte de nos faiseurs d'histoire et de projets de lois sur l'enseignement : au lieu de reconnaître les fausses applications que Napoléon fit des plus grands principes, on aime mieux lui prêter les sots principes qu'on cherche à faire prévaloir.

Une fois ou l'autre il faudra que Polichinelle, s'armant du fouet de la critique, sangle d'une belle manière ces barbouilleurs impudents qui, croyant se grandir en ravalant les colosses à leur taille, travestissent le géant du XIXe siècle en empereur du Bas-Empire.

Comment le génie le plus perçant n'eût-il

pas vu ce que nous voyons tous, quand nous ne voulons pas nous aveugler?

N'est-il pas vrai que si l'éducation consiste, non à déguiser ses passions, mais à les combattre, à les soumettre au frein du devoir, nul n'est plus propre à cela que le prêtre et le religieux?

N'est-il pas vrai que si la connaissance du monde est nécessaire à la jeunesse, c'est surtout pour échapper aux attraits du vice, et que nul n'est plus propre à donner cette connaissance et à prémunir contre la corruption, que le prêtre, le religieux?

N'est-il pas vrai que si les formes sociales, pour ne pas être un manteau d'hypocrisie, ne doivent être que le vêtement, l'efflorescence naturelle d'un cœur pur et aimant, nul n'est plus propre à imprimer



ces formes que le prêtre et le religieux?

N'est-il pas évident que, pour une tâche aussi grande, aussi laborieuse et cependant si obscure devant les hommes, que celle de l'extirpation de toutes les erreurs, de tous les vices, et la substitution de toutes les vérités, de toutes les vertus, dans les profondeurs de l'âme humaine, il ne faut rien moins que toute l'application d'un homme, qu'une foi vive aux récompenses que Dieu réserve à cette œuvre des œuvres?

N'est-il pas évident que l'homme engagé dans les liens du mariage, chargé du soin, de l'avenir d'une famille, est obligé de partager ses soins entre les enfants que vous lui confiez et ceux que Dieu lui envoie? et que, s'il ne tient pas la balance égale

entre les droits que vous acquérez à sa vigilance par le paiement du salaire et les devoirs que lui imposent la nature et son intérêt propre, il sera forcément mauvais maître ou mauvais père ?

N'est-il pas évident que pour *élever un enfant*, c'est-à-dire le faire plus grand et meilleur que la nature ne le fait, il ne faut pas lui ressembler, mais être au-dessus de lui ?

L'Evangile ne dit-il pas qu'il convient que le maître en sache et en fasse un peu plus que le disciple, et que coller une jeune plante à un roseau, ce n'est pas la garantir contre le souffle des vents ?

Le gros sens commun dit cela aux sauvages. Un gouverneur anglais, sollicité, il y a quelques années, par un chef de tribu des

Indiens du Nouveau Monde de leur procurer une *robe noire*, lui proposa d'accepter des ministres anglicans : « Non, répondit « le sauvage , tes prêtres ont des femmes ; « ils nous ressemblent, et ne nous servi- « raient de rien. »

Ceux qui ne comprennent pas que, pour former et redresser les hommes, il faut être un peu plus fort que le commun des hommes, montrent qu'ils n'ont ni la haute raison de l'Evangile, ni le gros bon sens du sauvage.

— A merveille, seigneur Polichinelle ! et pour laisser arriver à qui de droit ces jolis coups de sangle, nous nous rangeons pleinement à votre avis.

Encore un petit mot cependant. Tout en s'approvisionnant le plus qu'ils pourront de

science et de vertu dans leurs écoles spéciales, ne serait-il pas à propos que les élèves du sanctuaire connussent mieux le véritable état des esprits, les préjugés les plus en vogue, la manière de se servir de ces préjugés mêmes pour les mieux détruire? Ne serait-il pas bon qu'ils donnassent à la théologie une forme plus humaine, plus accessible à nos intelligences, plus aimable? qu'ils parlassent notre langue, tout en épurant nos pensées, nos sentiments? en un mot, qu'ils nous enseignassent un peu à votre manière, sans toutefois nous donner le gros rire?

Croyez-le bien, Polichinelle, vos longues pérégrinations dans le monde ne vous ont pas nui; et le riche fonds de théologie et de philosophie que vous pouvez devoir à Platon et

à l'enchanteur, vous servirait de peu parmi nous, si le dernier vous avait transporté tout chaud du nid paternel au sommet de la vieille tour fréquentée des habitants d'un autre monde.

— Merci du compliment, mes amis! mais, si vous avez lu l'histoire de Polichinelle, vous savez qu'il est seul de son espèce au monde, et que, s'il a mission de faire école, ce n'est pas dans le sanctuaire dont l'école a été fondée, il y a dix-huit siècles, par le Maître des maîtres.

C'est parmi vous que je dois faire des disciples, créer des apôtres qui n'aient, comme moi, que les salons, les cabinets de lecture, les places et les rues pour se faire entendre; qui n'aient pour attirer les curieux que quelques belles images, quelques feux

d'artifice, et qui, pour faire cheminer les esprits vers l'Eglise dispensatrice de toute vérité et de tout don parfait, n'emploient que la force d'une raison mûrie par la réflexion au soleil catholique.

Si Polichinelle n'est plus ce qu'il a été six siècles, un charmant bavard, semant de grandes vérités au milieu d'un déluge de folies, corrigeant quelques travers, tout en laissant le monde suivre son cours et en suivant lui-même le monde quand le monde ne le suivait pas ; s'il trouve maintenant assez de cohésion, de force et de puissance dans sa pensée pour battre en ruine les folles pensées qui égarent les hommes, sachez-le bien, c'est qu'il est devenu oiseau de solitude.

C'est loin des bruits assourdissants du monde, loin même des douces causeries de

l'amitié ; c'est à l'ombre de sa masure et de ses bois, entre Ganimède et Czar, dont la muette conversation laisse un libre cours à sa pensée, qu'il se sent capable de quelque chose, qu'il se dit : L'enchanteur a dit vrai : le télescope et la baguette sont bien là[1].

Laissons Polichinelle et sa singulière mission de former quelques couvées d'aiglons destinés à donner la chasse aux chauve-souris et à quiconque voudrait troubler le divin travail des colombes, pour revenir au grand ovaire de celles-ci.

Leibnitz disait : L'avenir du monde gît dans l'éducation de la jeunesse ! Disons, sans la moindre crainte de nous tromper : L'avenir du monde gît dans l'éducation sacerdotale !

[1] V. *L'art d'apprendre*, etc., ch. XXVIII.

Faire un excellent choix de sujets ; — les placer dès leurs jeunes années sous la direction de maîtres aussi éminents en vertu qu'en science ; — là ne rien négliger pour les transformer en dignes ministres de Jésus-Christ ; — les faire entrer aussi avant que l'on peut dans la vraie science, parce que la charité sans la vérité ne sert qu'à agrandir les maux en les palliant ; — les imprégner autant que l'on pourra du baume de la charité, parce que la vérité sans la charité ne fait qu'aigrir les blessures ; — les suivre constamment de l'œil dès qu'ils sont dans le vaste hôpital des âmes, reprendre, corriger les maladroits, encourager les timides, stimuler les lâches, chasser les bourreaux ; — inviter, exhorter les plus zélés, les plus habiles à se retremper

fréquemment dans l'art de traiter les âmes, en s'occupant exclusivement, durant quelques jours, du traitement de leur propre âme; voilà ce que le Pape recommande principalement aux évêques; et voilà ce qu'il suffit que les évêques puissent faire en toute liberté pour voir changer rapidement la face du monde.

Le livre dont les paroles resteront pour nous juger quand les cieux et la terre passeront, dit :

« Tels les prêtres, tels les peuples. »

Passons à la seconde parole du Pape.

XIV

— Qu'est-ce que le Jubilé ?

— C'est une manœuvre qui, si elle était bien exécutée, changerait la marche du monde, le guérirait instantanément de ses mortelles langueurs, et le ferait entrer plein de jeunesse et de vie dans la voie d'un progrès qui ne s'arrêterait qu'au pied du Trône éternel.

— Expliquez-vous.

— Le Jubilé est une halte de quelques jours dans le chemin de la vie pour s'orienter, pour voir si l'on ne fait point fausse

route, pour sortir du bourbier du crime et du vice si l'on s'y trouve, et cheminer avec une nouvelle ardeur dans la route royale des vertus.

Le grand mal, la source première de tous les maux, est que nous marchons à l'aventure, en vrais moutons, sans nous demander d'où nous venons et où nous devons aller : vivant comme si nous avions toujours vécu, comme si nous ne devions jamais mourir, nous ne voyons rien au-dessus de ce monde, et si parfois nous portons un regard vers le ciel, ce n'est que pour savoir le temps qu'il fera demain.

Qu'arrive-t-il de là ? La terre étant considérée comme un mât de cocagne livré par le hasard à la nombreuse marmaille dont il a peuplé la machine ronde ; tous se ruent

en forcenés vers cette proie ; chacun songe à grossir sa part sans égard à ses voisins. Les forts et les habiles, qui sont le très-petit nombre, emportent les gros lots ; les petits lots rejoignent les gros, en vertu des lois de l'attraction ; et la famille humaine se divise en quelques Crésus que la fièvre de la cupidité dévore jusque dans les bras de la fortune, et en millions de Job que la faim consume sur un fumier.

Ce système, on en convient, n'est pas tenable ; mais comment le changer ? Les plans de réforme ne nous manquent pas ; écoutez :

XV

— Pour arrêter le gaspillage et les gaspilleurs, disent les uns, il faut augmenter la sévérité des lois et les cadres de la gendarmerie.

Vous répondrez : Les lois ne peuvent jamais refaire les idées et les mœurs ; mais les idées et les mœurs démolissent impitoyablement les lois qui ne sont pas faites à leur image et ressemblance.

Les gendarmes, fussent-ils plus nombreux que la troupe de ligne, ne feraient que ce qu'ils font ; ils emmenotteraient le

misérable qui vous enlève votre mouchoir de poche, votre montre ou votre bourse; mais ils laisseraient passer et honoreraient même du salut militaire celui qui, par d'habiles spéculations, entasse dans ses coffres le pain quotidien d'un millier de familles.

— Laissez-nous gouverner, disent certains monstrelets nés, il y a cinquante ans, de l'accointance des sans-culottes avec des êtres qu'on ne nomme pas : nous décréterons un nouveau partage des terres et des capitaux, et si les riches s'avisent de faire la grimace, nous leur couperons le cou.

Vous répondrez : Arrière, pourvoyeurs de l'échafaud! sachez que 93 est à vingt siècles derrière nous, et qu'il y a bien peu d'hommes dans la génération actuelle qui ne se fissent un devoir d'humanité et d'hon-

neur d'assommer sans forme de procès quiconque tenterait de restaurer le règne de la guillotine.

Si vos moyens d'exécution sont atroces, votre théorie est absurde. Supposé que le partage fût possible, il faudrait le renouveler à chaque demi-siècle, ou, ce qui revient au même, consacrer l'inaliénabilité des biens. Et qui ne voit que l'inaliénabilité, c'est la mort du progrès, la cessation de toute vie sociale!

— Aidez-nous à jeter le peuple dans les bras de notre famille d'amour ou dans les bienheureux liens du phalanstère! crient les dévots de Saint-Simon et de Fourier. Quand tous chemineront sous l'aiguillon de l'amour et de l'intérêt, l'aisance sera générale; chacun travaillera selon ses forces,

et les chefs de la société nouvelle distribueront les fruits du travail selon les mérites de chacun.

Vous répondrez : Arrière encore, utopistes à guérir ou à surveiller ! Le véritable amour des hommes n'a été enseigné et inspiré que par le Christ que vous osez ranger parmi les morts. L'aiguillon de l'intérêt, quand il est seul, ne fait que pousser les hommes au bagne par le chemin du crime.

Si la société actuelle devait traiter chacun selon son mérite, elle confierait vos croyants aux lumières des médecins, à la charité de nos hospitalières ; elle agrégerait vos docteurs au phalanstère de Toulon ou de Brest.

— Liberté illimitée du travail, de l'in-

dustrie, du commerce! s'écrient d'autres. Les souffrances dont on accuse l'industrie, l'agiotage, ne sont qu'un effet des restrictions que les gouvernements mettent à leur liberté.

Quand nul n'aura le droit d'intervenir entre les travailleurs et les capitalistes, quand ceux-ci seront libres de produire ce qu'il leur plaira et de porter leurs produits où ils voudront sans le permis de personne, le travail, en se généralisant, généralisera la richesse dont il est la première source.

Nous répondrons : Arrière encore, théoristes dont la cervelle est une éponge ou le cœur un caillou! Vous trouvez donc que l'industrialisme actuel n'a pas encore assez ravalé notre population ouvrière, qu'il ne dévore pas assez d'existences?

Quand vous exigez que nul ne s'interpose entre le savoir et l'ignorance, entre la richesse et la misère, entre les calculs d'une horrible cupidité et les impérieuses exigences de la faim, que demandez-vous? que nos chefs de manufactures, qui n'ont pas été allaités par des tigresses, ferment leurs ateliers et laissent le champ libre aux monstres qui exigeront, comme en Angleterre, des enfants de huit à dix ans un travail de seize à dix-huit heures par jour, en échange d'un morceau de pain et de quelques pommes de terre.

— Diffusion générale des lumières, disent d'autres, par un système d'instruction primaire aussi bien conçu et exécuté qu'il sera possible! Quand tous sauront lire, écrire, chiffrer, chacun pourra veiller à

ses affaires, et les intérêts s'équilibreront.

Nous répondrons : Nous aussi, nous voulons des lumières, et de grandes lumières pour tous ; mais des lumières qui purifient et ennoblissent les cœurs en proportion de la puissance qu'elles donneront aux esprits ; nous voulons une instruction primaire sur la plus vaste échelle, mais une instruction qui, au lieu d'être saupoudrée d'un peu de morale, en soit imprégnée et confite.

Croyez-vous bonnement qu'il suffit de populariser la lecture, l'écriture, l'arithmétique, même l'algèbre, pour équilibrer tellement les forces intellectuelles, que les filous, ne trouvant plus de bonnes gens à filouter, soient forcément probes ? Pensez-vous que la justice et l'équité présideront à tous les calculs dès que chacun saura chif-

frer? Si vous croyez cela, nous ne pouvons qu'admirer la robusticité de votre foi.

Nous avons écouté les prescriptions des docteurs de notre siècle; et ces prescriptions, dégagées des oripeaux du charlatanisme, sont pires que le mal.

Ecoutons maintenant le docteur de tous siècles.

XVI

Le Pape nous dit : Faites aussi bien que vous pourrez le Jubilé.

Or, mes bons amis, je l'ai déjà observé, pour bien faire le Jubilé, il faut avant tout se replier sur soi-même, rentrer dans son intérieur, discuter sa vie à fond, surtout en saisir fortement les deux bouts.

Le premier bout de la vie touche au néant, comme vous savez. Le néant! rien certes de moins flatteur. Cependant il est clair que nous y étions tous, il y a un siècle, tant le souverain qui monte sur le trône pour nous dire :

Soyez sages! que l'ouvrier qui descend le matin un kilomètre sous terre pour revenir le soir, couleur de houille et trempé de sueur, nous dire : Tenez, chauffez-vous !

Donc, communauté de patrie et d'extraction parmi les hommes.

Comment s'est opéré notre passage du néant à l'être? En faire honneur à nos mères, assistées même de nos pères, ce serait ignorer totalement et l'infinie distance qu'il y a entre être et n'être pas, et l'art prodigieux qui éclate dans notre organisation. Visiblement Dieu a coulé lui-même notre double nature ; nos parents n'ont été que le moule préparé par ses mains.

Puis, nos parents que sont-ils? Des enfants issus du même père et de la même femme.

Donc,communauté du sang, fraternité divine et humaine entre tous les hommes.

Passons à l'autre bout de notre existence terrestre.

Nous aurons beau vouloir nous figurer le tombeau comme une espèce de puits-perdu qui laisse choir corps et âmes dans les profondeurs du néant, une voix, qui retentit dans la conscience de tous les peuples, de tous les individus non abrutis par le crime ou assoupis par l'ivresse des passions, nous dit que le sépulcre est la porte de l'éternel séjour où l'homme doit vivre d'une vie toujours nouvelle, ou mourir d'une mort qui n'achève jamais ses victimes.

A l'entrée de ce séjour, nous dit l'Evangile, est un tribunal, et sur ce tribunal Jésus-Christ lui-même, non avec la douceur

et la grâce de l'Agneau qui s'immole pour le salut des pécheurs, mais avec la majesté sévère d'un juge inexorable.

La Croix et la loi évangélique sont les balances où l'on pèse les âmes. Réduisant cette loi, comme il nous dit lui-même, aux deux préceptes fondamentaux d'aimer Dieu pardessus tout, d'aimer tous les hommes autant que nous-mêmes, Jésus-Christ nous dira :

Vous ne pouviez ignorer vos devoirs envers le Dieu qui vous a créés, conservés, éclairés par sa loi, nourris de sa chair, abreuvés de son sang. Qu'avez-vous fait pour son service, pour sa gloire, pour établir son règne au-dedans de vous et autour de vous?

Vous ne pouviez ignorer que tous les hommes, même vos ennemis, étaient vos

frères, mes enfants, autant d'autres moi-même. Qu'avez-vous fait pour les soulager, les consoler dans leurs misères et leurs afflictions? Si vous n'avez pas porté la charité jusqu'à leur consacrer votre existence, comme bon nombre d'entre vous l'ont fait à mon exemple, vous êtes-vous du moins montrés aussi désireux de leur bonheur que du vôtre?

Il dira ensuite à l'un : A travers bien des taches que vous avez déplorées et expiées, je vois la vie d'un véritable enfant de Dieu et de mon Eglise; montez donc sans retard au lieu fortuné où vous attendent les embrassements de mon Père et les acclamations de tous nos amis et les vôtres.

Il dira à cet autre : Trop de souillures déparent encore une vie dont le fond appar-



tint à Dieu et à vos frères, entrez donc dans le bain sévère de la souffrance, et n'en sortez pas que votre âme n'ait acquis la pureté et l'éclat nécessaires pour resplendir au soleil de l'éternelle justice.

Il dira à un troisième : Je n'aperçois dans votre vie qu'oubli et mépris de Dieu et de vos frères. Je vous livre donc à la puissance de celui que vous avez pris pour modèle et pour maître, de l'être dénaturé qui ne voulut voir dans mes dons qu'un moyen de s'élever au détriment de son Créateur, des anges et des hommes.

La pensée de ce jugement que nous subirons, les uns ce soir, les autres demain, et tous inévitablement avant un siècle, ne pourrait-elle point amener un revirement dans les affaires ?

Ceux qui ont évidemment trop et s'imaginent néanmoins qu'ils n'ont pas assez se diraient peut-être : Quand je serai sur le seuil de l'éternité, et qui sait si je n'y touche pas ! que penserai-je de cet attirail de titres, de places, d'honneurs, de plaisirs, de richesses, acquis par tant d'intrigues et de manœuvres, possédés avec si peu de tranquillité pour moi et si peu de profit pour le public, et dont la perte sera aussi douloureuse qu'inévitable ?

Un mot de prière à Dieu, de consolation aux affligés, ne m'inspirera-t-il pas plus de confiance qu'un entretien de deux heures avec la plus haute des majestés, qu'un discours des plus retentissants dans tous les échos du monde politique?

Un famélique rassasié, un petit mendiant

vêtu, instruit, mis en apprentissage, une pauvre mère de famille soulagée, etc., ne me sembleront-ils pas préférables à de splendides repas offerts à des convives sans appétit ou dont la déglutition et la digestion sont la plus importante affaire ?

Ceux qui auraient des comptes à revoir, des erreurs de calcul à réparer, des réputations à restaurer, se hâteraient de le faire.

A cette opération, qui seule changerait la face des choses, le Pape veut que nous en ajoutions une autre qui donne à la première son perfectionnement.

Pour que la revue de notre vie intérieure et extérieure soit mieux faite, il nous exhorte à choisir un collaborateur, un confident, soit un confesseur.

XVII

— Quant au confesseur, nous n'en usons pas, répondront bien des lecteurs. Enfants du XIXe siècle, nous portons la tête trop haute pour la courber sous le joug des prêtres. Qu'on nous exhorte à réfléchir mûrement sur nos destinées, à la bonne heure; nous sommes hommes de réflexion : mais qu'on nous laisse confesser nos fautes à Dieu seul.

— Eh bien, mes amis, promettez-moi d'arrêter votre œil quelques jours, au moins quelques heures, sur votre entrée dans la

vie et sur le port éternel vers lequel nous cinglons ; puis, examinez attentivement vos obligations envers Dieu, envers vos semblables, et la manière dont vous les avez remplies. Voyez encore ce que vous avez fait pour honorer votre âme, image du Très-Haut, restaurée par Jésus-Christ, votre corps, travaillé par une main divine, racheté au Calvaire, déifié au baptême et à la table sainte. Faites cela, mes amis, et je n'aurai pas besoin de vous prêcher la confession au prêtre.

Il n'y a que deux sortes de gens qui se contentent de la confession à Dieu seul : ceux qui se figurent Dieu comme un être bonasse dont on peut se moquer sans suites fâcheuses ; ceux qui se jugent assez purs pour aller s'asseoir sans crainte et

sans façon auprès du Dieu trois fois saint.

L'homme, au contraire, qui commence à se douter que, Dieu étant le Très-Haut dans tous les sens, son amour de la justice et de l'ordre pourrait bien surpasser autant notre amour de l'ordre et de la justice, que les cieux surpassent la terre; l'homme qui, sans être coupable de vol, d'assassinat, d'empoisonnement, de trahison, etc., c'est-à-dire de grandes injustices envers des êtres à qui il doit peu, se sent coupable de graves et continuelles injustices envers l'Etre à qui il doit tout; l'homme qui ne voit dans un passé de vingt, trente, quarante ans, qu'une trame de futilités ourdie par un bas égoïsme, et dans laquelle l'homme est entré pour tout et Dieu n'a été compté pour rien ;

Cet homme, dis-je, est envahi par une frayeur qui pénètre jusqu'à la moelle des os, surtout quand il pense qu'il n'est séparé du tribunal de l'inflexible justice que par le fil si court et si cassant de la vie.

Que fera le coupable? sans doute, il se tournera vers Dieu et sollicitera son pardon encore plus par des larmes que par des paroles. Mais Dieu gardera le silence.

Pourquoi? parce que Dieu a laissé le jugement des hommes à son Fils. Or le Fils, avant de remonter au ciel, nous a dit: Quand vous aurez des péchés à vous faire remettre, vous vous adresserez à ceux d'entre vous à qui je confie mon pouvoir de lier et de délier les âmes, selon l'exigence des cas [1]. Devenu homme pour sauver les

1 Joan. xx, 23.



hommes, je veux que les hommes se servent des hommes pour monter au lieu où je vais vous attendre.

Le pécheur bourrelé cherchera donc à s'aboucher avec les hommes marqués au coin du sacerdoce. S'il ne trouve pas de bons prêtres, il se servira du plus misérable, à l'exemple de cet officier chrétien dont voici l'histoire en deux mots, supposé que vous ne l'ayez pas lue.

Fait prisonnier par les Turcs, et placé entre le cimeterre et l'Alcoran, il choisit le premier. Comme il ne savait pas que le cimeterre, préféré à la vie pour une telle cause, a la vertu de faire d'un démon en terre un bel ange au ciel, il voulut se confesser. Comment faire ?

Un de ceux qui l'exhortaient à renier sa

foi lui ayant dit qu'il avait été autrefois prêtre catholique, le martyr demanda à conférer un instant avec lui. Restés seuls, le grognard chrétien dit au renégat : Un service, monsieur ! Je crois savoir que le caractère ne se renie pas. Asseyez-vous là ; écoutez ce que j'ai à vous dire, et donnez-moi l'absolution. Quand il s'agit d'entrer au ciel, je ne regarde pas à la main qui m'en ouvre la porte, fût-ce même celle du diable.

A défaut d'un prêtre quelconque, le pécheur repentant s'adressera au premier ami qu'il rencontrera, comme Bayard mourant, qui se confessait à son écuyer, en attendant le prêtre. En quoi il avait fort raison.

Si l'absolution du ministre de Jésus-Christ emporte le péché au néant, la confession par elle-même le met à moitié

hors de l'âme, ce qui soulage beaucoup.

C'est un hôte cruellement incommode que l'offense de Dieu envisagée avec le télescope de la réflexion. Ils ne s'en doutent pas ceux qui, vivant toujours en dehors d'eux-mêmes, attendent, pour réfléchir et se demander compte de leur vie, que la mort les ait placés en face de l'Eternel.

Mais l'homme qui se ravise sérieusement après avoir fait quelque temps fausse route dans les ténébreux coupe-gorge de la vie, trouve admirable que Dieu ait posté là des hommes qui l'arrachent aux derniers coups de l'ennemi, ravivent toutes les facultés de son âme, en pansent et cicatrisent les blessures, et il ne fera aucune difficulté de leur découvrir celles-ci.

Par un effet de notre constitution morale,

le mal vivement senti par l'âme tend à en sortir, est déjà à moitié confessé.

L'expérience aussi prouve que la confession est le meilleur sédatif dans les agitations de la conscience. Une voix intérieure nous atteste la vérité du proverbe : Péché confessé est à moitié pardonné.

En somme, qu'est-ce que la confession ? C'est une institution éminemment salutaire et naturelle, en vigueur chez tous les peuples sous une forme ou sous l'autre, et que Jésus-Christ a purifiée, anoblie par le caractère divin de sacrement.

C'est ce que mon ami Platon a montré dans quelques courts chapitres de ses *Problèmes* [1]. Lisez-les, et peut-être trouverez-vous assez croyable une petite anecdote

[1] T. II, ch. XLIV, XLV, XLVI.

très-fraîche et très-vraie que je glisserai ici.

Un jeune artiste luthérien demandait, il y a quelques mois, à un prêtre catholique comment il se faisait qu'il y eût encore des hommes parmi nous qui consentissent à se confesser. Pour réponse, le prêtre tire de sa poche le second volume des *Problèmes*, et invite le jeune homme à lire les chapitres relatifs à la confession.

L'artiste lit les chapitres, puis le volume. Il lit, relit, réfléchit plus encore. Indigné de maintes assertions, il a bonne envie de surprendre en défaut les preuves. Celles-ci résistant à l'épreuve, il fouille tous les fourgons du protestantisme pour y trouver une belle et bonne gargousse qui grillât au moins la barbe du philosophe. Il n'y trouve

que du son, des étoupes, et pas ombre de poudre ni de fulmi-coton.

Il retourne au livre, auteur de son malaise; le malaise ne fait qu'augmenter. Bref, quelques jours après, au lieu de rendre le livre, il va s'informer du moyen de rendre son âme à l'Eglise, et demander à se confesser sur-le-champ.

On lui répond qu'auparavant il faut qu'il s'instruise de la doctrine catholique et qu'il prouve que le baptême lui a été administré dans sa communion selon la forme prescrite par l'Evangile, chose fort douteuse au milieu des excentricités doctrinales et liturgiques des ministres de son culte.

Il promet de faire tout cela, mais il insiste pour une expectoration immédiate de ce qui fatigue le plus sa conscience. On s'y

prête après l'avoir averti que ce n'est là qu'une confidence qui ne le dispensera pas plus tard de l'accusation sacramentelle.

Voilà ce qui arriva à un enfant du XIXe siècle qui s'avisa de réfléchir.

XVIII

Oui, mes bons amis, au XIXe siècle, comme à toute autre époque, une tête bien huppée, haute et fière, mais vide de réflexion, ressemble fort à une tête de coq-d'Inde.

Au XIXe siècle, comme toujours, il y a des âmes horriblement souffrantes, succombant sous le poids des afflictions, dévorées par la fièvre du remords ou des scrupules. Sans un remède qui fortifie ces malheureux, apaise leurs douleurs, ils voudront mourir. Ne vaut-il pas mieux qu'ils prennent le

chemin du confessionnal que celui de la Morgue?

Au XIXe siècle, comme toujours, on a besoin d'âmes tendres, héroïques, qui s'oublient elles-mêmes pour se dévouer au soulagement de toutes les misères, et qui consolent nos regards fatigués de tant d'égoïsme et de corruption : on a besoin de religieuses, de sœurs de la charité; or cherchez-en, je ne dis pas dix, mais une seule parmi les femmes qui ne vont pas à confesse.

Au XIXe siècle, comme toujours, il y a une infinité de jeunes gens, de jeunes personnes qui se hasardent pour la première fois sur cette mer houleuse du monde où vous savez quel vent souffle. Si le vent contraire de l'Evangile, qui souffle du confes-

sionnal, ne les affermit pas, ils chavireront. Trouvez-vous que le nombre des chavirés n'est pas assez grand?

Au XIXe siècle, comme toujours, il y a beaucoup d'ignorance, de préjugés, d'illusions à dissiper; beaucoup de passions mauvaises à réprimer, de généreuses dispositions à cultiver, fortifier, fertiliser ; beaucoup d'animosités, de haines, de rancunes à étouffer; beaucoup d'injustices, de calomnies, de vengeances , de procès à prévenir, éteindre, réparer. Or, sans la confession , rien de tout cela n'a coutume de se faire, de l'aveu des plus grands ennemis du catholicisme [1].

— Vous voulez donc décidément nous

[1] *Solut. de gr. probl.*, t. II, *loc. cit.*

replacer sous le joug des prêtres, direz-vous?

—Non, mes bons amis, mais sous le joug de l'Evangile. Au confessionnal, comme en chaire, le prêtre ne peut être que l'organe de la charte évangélique. S'il avait le malheur de s'en écarter sur quelque point un peu grave, vous vous en apercevriez aussitôt, et vous diriez : Voilà un mauvais confesseur ! Vous ne pourriez pas dire : La confession est mauvaise, par la même raison que, quand on vous a donné un jeton pour de l'or, vous n'avez pas le droit de dire : L'or ne vaut pas plus que le cuivre.

La confession, sachez-le bien, c'est l'Evangile appliqué aux besoins de chacun, mis à la portée de tous les esprits, de tous les cœurs; c'est l'Evangile en détail.

Sans cette infiltration de l'esprit évangélique dans tous les détails de la vie, laquelle s'opère au travers de la grille du confessionnal, l'Evangile n'est jamais qu'une généralité irréalisable, une religion qui ne lie personne, un christianisme à l'usage des passions, un pur protestantisme.

Le joug de la confession, j'en conviens, a quelque chose de dur et d'humiliant, surtout pour ceux qui refusent de le porter ; mais n'en connaîtriez-vous pas un beaucoup plus dur, plus humiliant? Celui de vos passions, de l'objet de vos passions.

Il faut choisir entre les inspirations de l'Evangile reçues au confessionnal et les suggestions des plus dégradantes conseillères qu'il y ait au monde.

Si vous craignez de vous abaisser en

vous agenouillant de temps en temps à côté du magistrat spirituel, attendez-vous à rouler un peu plus bas, à subir des ignominies qui vous feront monter le rouge au visage, alors même que vous les aurez dérobées à l'œil du public.

Ne vaut-il pas mieux porter la tête un peu moins haute et le cœur un peu moins bas?

Si le joug de la confession paraît hérissé de pointes de fer à celui qui l'envisage de loin, comme il paraît doux, léger, ravissant, quand il est franchement accepté! Y a-t-il rien qui épanouisse une âme et béatifie un cœur comme cette parole : Allez en paix mon frère : Jésus-Christ a purifié votre âme de toutes ses souillures, et il va y descendre avec la plénitude de son amour et de ses dons!

Entre mille exemples, enfants du XIXe siècle, je ne vous citerai que celui de l'homme du XIXe siècle.

Cette tête qui avait fait fléchir toutes les têtes; cette tête, sur laquelle les succès et les revers s'étaient plus à amonceler des forêts de lauriers et d'épines; cette tête battue depuis six ans par les vagues de l'humiliation et de la souffrance; cette tête, dis-je, ne s'est pas plus tôt abaissée devant le ministre de la réconciliation, qu'elle se relève calme et radieuse pour dire au noble courtisan du malheur :

« Général, je suis heureux! J'ai rempli « mon devoir. Je vous souhaite le même bon- « heur à votre mort... Je sens que je suis en « paix avec le monde! »

Le bonheur et la paix, inconnus au hé-

ros le jour de son couronnement, sur les champs de victoire de Marengo, d'Austerlitz, il les trouvait sur son lit de mort, dans la masure de Longwood, sous le bâton de fer d'Hudson-Lowe.

—Qu'on nous recommande la confession aux approches de la mort, à la bonne heure, diront aucuns; mais d'ici-là parlez-nous d'autre chose.

— Dites-moi, s'il vous plaît, ce qu'il y a de chemin d'ici-là. — Je sais qu'une bonne lessive au dernier moment peut terriblement déranger les calculs du diable; mais peut-on se promettre de bien faire à la mort ce qu'on n'a jamais appris à faire durant la vie?

Que l'exemple de Napoléon ne vous séduise pas. Seriez-vous de ces hommes que



Dieu appelle du néant un à un et à de grandes distances? de ces hommes qui font tant de bien et de mal, qu'on ne sait qu'en dire, et qu'on laisse forcément à Dieu le soin de les juger?

Etes-vous sûr que si Dieu ne vous promène pas durant quinze ans sur les hauteurs les plus étourdissantes de la fortune et de la gloire, il vous accordera du moins cinq ou six ans de loisir et de réflexion dans les bas-fonds du malheur?

Avez-vous reçu, comme le pénitent de Sainte-Hélène, cette vigueur d'aigle qui, sous l'inspiration d'en haut, embrasse d'un coup d'œil les grandeurs de Dieu, les misères de l'homme, et vous jette subitement une âme des profondeurs du désordre dans les bras de la miséricorde infinie, de ma-

nière à faire dire aux anges étonnés : Cette âme nous faisait pitié et horreur, et voilà qu'elle est comme l'un de nous !

Cette manœuvre est encore plus difficile que de changer magiquement son front de bataille, faire volter cent mille hommes comme un homme, et d'arracher à l'ennemi ce cri d'admiration et de terreur : Quel homme ! il n'y a qu'un instant que nous l'avions traqué comme dans une souricière, et voilà que la souris, c'est nous, le chat, c'est lui !

Pour trancher du Napoléon, croyez-moi, n'attendez pas le dernier jour. Attendre la fin de la vie pour apprendre l'art de bien vivre, quelle folie !

Confessons-nous tous, et le monde en ira un peu mieux. Ce sera aussi le moyen de



faire la troisième chose que le Pape prescrit pour le Jubilé, je veux dire une *communion fervente.*

XIX

Une communion fervente ! peut-on goûter un bonheur plus grand sur la terre, j'oserais presque dire, au ciel ?

Qu'est-ce que le ciel, sinon une communion parfaite, incessante, éternelle ?

A vous, mes amis, qui, faute d'user de la confession, avez été privés des ineffables douceurs d'une bonne communion, je ne vous citerai pas l'exemple des héros du Christianisme, des saints, que vous connaissez peu, que vous regardez comme des êtres à part. Je ne vous dirai rien de leurs



palpitations, de leurs ravissements, de leurs extases d'amour au contact de l'Agneau sans tache, de la beauté qui ravale jusqu'à l'extrême laideur toutes les beautés qu'elle n'embellit pas des rayons de sa grâce.

Je vous citerai le héros que vous connaissez et dont nous parlions naguère. Vous pouvez le croire quand il disait à ses généraux : « Savez-vous quel est le plus « beau jour de ma vie ? celui de ma première « communion, dans la cathédrale d'Ajaccio. « J'étais innocent alors, uni à Dieu, etc. ! »

Ce jour éclipsait dans sa mémoire ses plus glorieux jours. Vous qui lui envieriez inutilement ses jours de gloire, il ne tient qu'à vous de vous procurer le plus beau de ses jours, et aussi souvent qu'il vous plaira.

Si la première communion est ordinairement la plus belle, la plus féconde en tendres souvenirs, c'est qu'elle est souvent la mieux préparée. Toute communion fervente semble une première communion : c'est l'union au Dieu éternellement nouveau, que l'ange et le bienheureux contempleront dans un million de siècles avec le même ravissement qu'au premier jour de leur entrée dans la gloire.

Je vous rappellerai aussi l'exemple de Radet, dont les souvenirs de première communion agitaient si vivement le cœur en présence du vicaire de Jésus-Christ. Je suis sûr que vous n'irez jamais escalader de jour ni de nuit le Quirinal ; mais préparez-vous d'heureux, de salutaires souvenirs pour maintes circonstances où vous seriez

tentés de tourner le dos au bonheur en le tournant à l'Evangile.

Source première de toutes les joies pures et des saintes voluptés de l'âme, la communion est encore le grand foyer des pensées et des sentiments qui s'élèvent au-dessus du module de notre esprit et de notre cœur.

Quelle lumière dans une âme quand le soleil de vérité y entre ! Quelle élévation dans un cœur où habite la Majesté infinie !

Ne vous étonnez pas de trouver des esprits simples et sans études qui résolvent admirablement des questions qui tiennent en suspens les plus savants docteurs. L'Eternelle Raison s'est mêlée à leur raison.

Ne demandez pas pourquoi il y a encore tant de cœurs qui, au lieu de se ra-

cornir ou de se rouiller comme les autres dans ce siècle de fer et d'égoïsme, semblent redoubler de tendresse, de chaleur et de vie. Ces cœurs sont naturellement de fer comme tous les cœurs des enfants de l'homme; mais ce fer, ils le portent à la fournaise de l'amour divin, où il devient incandescent, et dès qu'il commence à brunir, ils l'y replongent de nouveau.

Que les malades de nos hôpitaux ne se plaignent pas de ce que les sœurs de la charité, les filles de Vincent de Paul, leur conseillent la confession, la communion. Sans la confession et la communion, nous ne connaîtrions ni la charité, ni Vincent de Paul, ni leurs sœurs, ni leurs filles.

N'attendez rien de vraiment grand et de bon de l'homme tant qu'il reste dans sa

nature d'homme. Le divin seul donne de la valeur à l'humain.

Qu'est-ce que la communion? c'est Dieu et l'homme vivant sous le régime de la communauté. L'homme seul paraît; mais Dieu pense, vit et agit sous cette forme humaine.

Vous qui aspirez à des pensées, à des sentiments, à des actions qui survivent à ceux qui les produisent et imposent silence aux aboyeurs qui obstruent les avenues de l'immortalité, croyez-moi, au lieu de vous alambiquer la cervelle et de vous battre les flancs pour en faire jaillir des bluettes, allez méditer quelques heures au pied des autels de Jésus-Christ; allez de temps à autre au banquet sacré coller votre esprit à son esprit, votre cœur à son cœur; et il serait bien possible que sans tant de travail vous écri-

vissiez ou fissiez des choses qui sauveraient vos frères des piéges du démon et vos noms de l'enfer de l'oubli.

Qu'est-ce que le génie et l'héroïsme proprement dits ? C'est une apparition de Dieu dans l'esprit, dans le cœur de l'homme : c'est une communion.

Assez sur un sujet que mon ami Platon croit n'avoir pas même pu effleurer en quatre ou cinq chapitres plus longs que les miens [1].

Ce qui vous en dira plus, mes bons amis, que tous les traités faits et à faire, c'est la fervente communion, à laquelle vous invite le Saint-Père. Faites-la, et vous saurez que Jubilé et jubilation sont inséparables.

[1] *Solut. de gr. probl.*, t. II, ch. XXXVIII et suiv.

XX

Le Pape vous demande encore quelques visites à l'église. Vous ne les lui refuserez pas.

L'Eglise ! n'est-ce pas tout, absolument tout pour un peuple, comme le dit encore et le prouve Platon [1] ? N'est-ce pas là que nous avons puisé tout ce qui nous distingue des peuples barbares, lumières religieuses, morales, politiques, artistiques, etc.?

Si malgré nos divisions nous nous reconnaissons encore pour frères et nous tendons

[1] *Solut. de gr. probl.*, t. III, ch. XXV.

affectueusement la main en bien des circonstances, n'est-ce pas parce que nous avons conservé la maison du Père de famille où grands et petits se trouvent égaux?

L'égalité, que l'orgueil a fait disparaître même du cimetière règne encore à l'église : en faudrait-il davantage pour nous faire chérir le saint lieu?

Voulez-vous savoir d'où viennent les désordres qui menacent d'abîmer la société dans un déluge de sang et de fange? Je vais vous le dire en peu de mots.

S'il y a tant de fortunes mal acquises, mal administrées, tant de misères insuffisamment soulagées, c'est qu'on se rue vers la Bourse et les temples de la fortune, où l'on n'apprend qu'à s'enrichir, à s'élever les uns aux dépens des autres, au lieu d'aller à

l'église, où l'on apprendrait à modérer ses convoitises, à vivre de son travail, à ne connaître d'autre luxe que celui de la bienfaisance et de la charité.

S'il y a tant d'âmes assez chétives pour rester indifférentes à la vérité et à l'erreur, au vice et à la vertu ; s'il y a des cœurs tombés assez bas pour ne plus palpiter qu'au souffle des passions impures, c'est qu'on va au théâtre s'imbiber de coupables fadaises, au lieu d'aller s'imprégner à l'église de cette lumière qui fait rayonner l'âme vers Dieu, de ce sel divin qui sauve le cœur de la gangrène des passions ; c'est qu'on dévore les dragées pestilentielles du feuilleton et du roman, au lieu de manger le pain de vie qui sauverait l'âme et le corps et les rendrait dignes d'un éternel commerce avec Dieu.

Si le flot de la corruption et de la misère pèse toujours plus lourdement sur les classes inférieures, c'est que l'ouvrier passe le dimanche au travail et le lundi dans l'orgie, au lieu d'aller restaurer son âme à l'église et y apprendre que l'infaillible secret de mettre en fuite l'indigence, c'est la prière jointe au travail et à l'économie.

La prière est le supplément indispensable de la puissance humaine, laquelle est toujours fort courte, quels que soient nos progrès.

Le génie politique qui prétend couduire un empire sans invoquer le Conducteur suprême, s'engluera dans les raisonnements de sa sagesse, et il reconnaîtra bientôt qu'il a fait autant de pas en arrière qu'il pensait en avoir fait en avant.

Le génie scientifique et littéraire qui veut éclairer ses semblables sans s'imprégner par la prière de la lumière divine, survivra à une renommée acquise par quelques brillants feux follets.

L'industriel qui ne compte que sur son travail et son industrie, verra qu'une main secrète démolit ce qu'il tache d'édifier; et s'il parvient à s'entourer d'une fortune, il trouvera que les épines de la richesse sont encore plus déchirantes que celles de la pauvreté.

Que voulez-vous ? vous ne ferez pas changer Dieu. En sa qualité d'Auteur de tout le bien, il veut que nous lui donnions la première place dans le bien que nous entreprenons, et tout ce qui se fait sans lui tourne nécessairement mal.

La prière est le culte par excellence.

Que disons-nous à Dieu quand nous prions? Nous lui disons : Seigneur, nous ne sommes que néant et faiblesse devant vous: c'est de vous seul que nous tenons la vie ; c'est de vous seul que nous attendons le nécessaire pour l'entretien et l'amélioration de notre vie.

En parlant ainsi, est-ce une flatterie que nous adressons à Dieu? Oui, car c'est la vérité pure, et rien ne flatte Dieu que la pure vérité.

Dire cela du fond du cœur, c'est adorer Dieu en esprit et en vérité, c'est conquérir ses bonnes grâces. Or, quand on a les bonnes grâces du Maître du ciel et de la terre, on peut bien n'avoir pas des millions en caisse, mais on a quelque chose qui vaut mieux.

Ce langage de l'adoration, Dieu veut que

nous le lui tenions toujours et en tout lieu, mais surtout au lieu et au jour qu'il a consacré à la prière, c'est-à-dire à l'église et le dimanche.

Combien, après un travail de forçat commencé avant l'aurore et prolongé jusqu'au cœur de la nuit, se trouvent néanmoins avoir perdu leur semaine, leur mois, leur année! Pourquoi cela? parce qu'ils n'ont pas eu l'idée d'aller perdre quelques heures à l'église au jour de la prière. Le temps qu'ils auraient perdu auprès du Maître des hommes et de la matière aurait donné de la valeur à leur action auprès des hommes et sur la matière.

Croyez-moi, mes amis, l'atelier, le laboratoire par excellence, c'est l'église; la grande âme du travail, c'est la prière.

XXI

— Travailler, c'est prier, direz-vous.

— Oui, quand on travaille en créature raisonnable, en enfant de Dieu, c'est-à-dire quand on accepte le travail comme une loi divine, comme un moyen prescrit pour obtenir le pain quotidien, attendant celui-ci de la bonté du Père céleste encore plus que de nos efforts.

Voilà comment travaillent ceux qui, se souvenant qu'ils ont une âme, vont de temps en temps lui chercher son pain à l'église et

tiennent compte de ses immortelles destinées.

Quant à celui qui s'imagine qu'il n'est en ce monde que pour brasser la matière et digérer, et qui ne voit dans l'église qu'une maison sans cheminée, ouverte aux bigots et aux bigotes, comment travaille-t-il? Comme le cheval qui tire une voiture, mû par la crainte de l'aiguillon et l'attente de l'avoine; comme l'automate de nos fabriques mis en jeu par la vapeur.

Direz-vous que les chevaux et les automates prient?

— On peut prier partout, dit-on encore.

— Oui, mais n'est-il pas vrai que ceux qui se dispensent d'aller à l'église, sous prétexte qu'on peut prier partout, ne prient nulle part?

Le Livre des livres l'a dit : « Le temple est la maison de prière. » Là réside le grand Maître dans l'art de parler au Très-Haut. Lui seul peut inspirer nos suppliques, les faire voler au ciel et leur donner une valeur, une force irrésistible en les scellant de son sang.

Hé certes, mes amis, quand fut-il donc plus nécessaire de redoubler nos requêtes auprès du Seigneur du ciel et de la terre?

Dites-moi, quand les pluies destinées à fertiliser les campagnes, à entretenir ces fleuves qui embellissent, approvisionnent nos villes, ravagent horriblement les premières et menacent d'engloutir les autres, à qui convient-il de s'adresser?

Réunissez toutes les lumières, toutes les forces dont le génie de l'homme peut dis-

poser : vous pouvez leur porter le défi d'empêcher la chute d'une goutte d'eau qui se détache des nuages.

Il n'y a qu'un être qui puisse faire entendre raison aux nuages et à la pluie ; c'est Celui qui, trouvant un jour la terre inondée, divisa les eaux en deux, dit à celles de droite : Entrez dans le bassin des mers, et respectez-en les limites ! dit à celles de gauche : Promenez-vous dans les plaines du ciel, et n'en descendez pas sans mon ordre !

Que faire encore, mes amis, quand nos pommes de terre, assez bien portantes jusqu'ici pour suffire à une grande partie de l'alimentation des peuples de l'Europe, se trouvent tout-à-coup atteintes d'un mal désastreux?

Sans doute, les membres de nos académies ne resteront pas courts d'explications savantes.

L'un nous dira : Ne vous inquiétez pas, c'est le botytris.

— Non pas, répliquera l'autre ; ce sont des animalcules, et si vous ne les voyez pas, c'est qu'ils sont invisibles.

— Botytris ou animalcules, peu importe, dit un troisième. Si les pommes de terre s'en vont, je m'en console. N'avons-nous pas assez de betteraves ? Avec de la farine et des betteraves on fait un excellent pain ; tenez, en voilà. Je vous dirai même confidentiellement qu'un boulanger en donne depuis trois mois à ses pratiques, sans que celles-ci y trouvent à redire.

— C'est un pain bien mathématique, bien

peu nourrissant, ou bien dispendieux, que vous nous inventez-là, dit un quatrième. Puisqu'il faut beaucoup de farine pour le faire, et que le résultat final des betteraves qu'on gâte pour l'augmenter est de ne pas le rendre immangeable, laissons les betteraves aux vaches qui les transforment en un très-bon lait, et à nos fabricants de sucre. Quant à nous, si le pain et les pommes de terre viennent à nous manquer, approvisionnons-nous de certaines mousses, de certains champignons de mer, qui couvrent nos côtes et dont on fait, dit-on, une excellente bouillie. Je n'imagine pas qu'on puisse se jouer de la famine plus facilement ni à meilleur marché.

Vous comprenez, mes amis, qu'avec ces belles balivernes on peut remplir un volume

des mémoires d'une académie, mais non un seul des nombreux estomacs où la maladie des pommes de terre laisse du vide.

Le seul parti raisonnable est de s'adresser en toute hâte à l'approvisionneur général de l'espèce humaine, afin qu'il dise au botytris et aux animalcules, si botytris et animalcules il y a : Assez ! laissez croître les pommes de terre. Puisque mes enfants se souviennent de moi, je n'entends pas que les académies les bourrent de betteraves et de mousse.

Celui qui en sait plus que toutes les académies de l'univers, a dit : « Priez, priez « sans cesse... Sans moi vous ne pouvez « rien [1]. »

Platon, qui a fondé la première des aca-

[1] Luc, XVIII, 1. — Joan. XV, 5.

démies, celle d'Athènes, Polichinelle, qui a vu naître toutes les académies modernes, vous disent : « L'univers obéit à Dieu, et « Dieu obéit à la prière [1]. »

Faites donc ce que demande le Pape; allez à l'église, adressez quelques paroles de foi au Père céleste; et vous verrez du mieux dans les affaires.

[1] Les *Idées d'un catholique*, etc, ch. I.

XXII

La dernière chose que le Pape exige pour que vous gagniez les grâces attachées au Jubilé, ce sont quelques bonnes œuvres.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Il paraît, mes amis, qu'il en est des bonnes œuvres comme de la confession, que vous n'en usez guère. J'en suis peu surpris, attendu que ce sont deux choses qui se tiennent de près.

Les bonnes œuvres proprement dites ne sont ni dans nos instincts naturels, ni dans l'esprit général du monde. Elles ont besoin

du stimulant divin qu'on ne reçoit communément qu'à l'église et au confessionnal.

Nos bonnes œuvres, ce sont celles de nos actions, de nos démarches que Dieu fait inscrire sur le livre de vie avec cette note : *Bon pour l'éternité !*

Vous me demanderez ce qu'il faut faire pour obtenir cette note. Vous allez le comprendre, si vous voulez bien assister avec moi au jugement que subissent à l'entrée du royaume éternel deux hommes également sages et laborieux selon le monde, mais dont l'un est un esprit assez fort pour se passer de Dieu, l'autre un bigot qui se croit perdu si Dieu lui manque.

Si vous connaissez quelque peu l'Évangile, vous saurez que cette scène est éminemment conforme à ses principes.



Voici donc l'esprit fort qui s'avance et dit : Seigneur, daignez m'ouvrir le séjour du bienheureux repos.

— Qu'avez-vous fait pour le mériter ?

— Seigneur, dès mes jeunes années j'ai eu la bonne habitude de me lever avec l'aurore et de surmonter la paresse que vous avez placée parmi les vices capitaux.

— Oui, mais en principe c'était pour éviter le blâme ou la verge du père, de la mère, du maître; plus tard, ça été par avarice, intérêt. Au lieu du blâme et de la verge, vous avez reçu des éloges, des encouragements, vous avez recueilli le fruit du travail matinal : tout est payé. Passons à d'autres choses.

— Seigneur, dans ma jeunesse, j'étais à

peine sur pied, que je faisais un signe de croix et disais quelque prière.

— Oui; mais à la même heure les poules gloussaient, le coq chantait, et de part et d'autre l'intention de m'honorer était à peu près égale. Enfin, ce ramage de perroquet a cessé, et sans le scandale que vous avez donné à vos enfants par l'exemple d'une vie tout animale, vous n'auriez pas mal fait de laisser de telles prières.

— Seigneur, vous nous avez commandé le travail; or j'ai aimé le travail avec passion.

— Oui; mais votre passion a été satisfaite. Si les hommes ont trouvé que vos journées étaient pleines, moi je juge qu'elles ont été vides.

— Seigneur, vous m'avez donné à élever

une nombreuse famille; je ne sache pas qu'elle ait manqué de rien.

— Oui; les corps ont été couverts, chauffés, nourris; vous avez fait ce que font les brutes; mais est-ce là élever des enfants? Leur laisser ignorer que leur premier, leur meilleur père, c'est moi, que leur véritable héritage est au ciel, c'est laisser mourir de misère ces âmes pour lesquelles cependant j'ai ensanglanté le Calvaire, pour lesquelles je m'immole encore chaque jour sur tous les points du globe.

— Seigneur, vous avez dit que toute votre loi est dans la charité, dans l'amour de nos frères; or j'ai aimé à leur rendre service, et rarement je leur ai refusé ce qui était en mon pouvoir.

— La charité est ma loi, rien de plus

vrai; mais vous auriez dû savoir que la charité, c'est l'amour de Dieu pour lui-même, et l'amour de l'homme en Dieu et pour Dieu. L'amour du Père céleste n'a été pour rien dans le bien que vous avez fait à ses enfants; aussi ce bien a-t-il été très-faible et intéressé. Vous avez obtenu ce que vous méritiez, la réputation d'un homme serviable : tout est acquitté.

Cherchez dans le bien que vous croyez avoir fait quelque chose qui mérite ici récompense; et nous passerons ensuite à la discussion du mal que vous avez fait.

Vous devez concevoir, mes amis, qu'après cette déconfiture des bonnes œuvres, pour peu que la colonne des œuvres mauvaises soit remplie, il sera difficile à l'esprit fort d'échapper à la *colère de l'Agneau*.

Colère de l'Agneau! Je ne trouve rien dans la Bible qui m'épouvante autant que la rencontre de deux expressions aussi éloignées l'une de l'autre.

Que dira notre infortuné frère pour conjurer la sentence de mort? qu'il a vécu en honnête homme, qu'il n'a ni volé, ni tué, ni brûlé?

On lui répondra que le lieu où on l'envoie compte aussi d'honnêtes gens exempts de vol, d'assassinat, d'incendie, entre autres le chef des réprouvés, Satan.

Dieu en sait trop pour se laisser embrouiller par nos sophismes; il a le cœur trop fier pour recevoir bonnement dans ses bras ceux qui, jusqu'au dernier moment, lui ont tourné le dos.

Pour nous admettre au partage de sa vie

bienheureuse là-haut, il veut que nous le faisions entrer pour beaucoup dans notre vie ici-bas. Chassons-le de notre maison terrestre, il nous chassera du ciel.

De bonne foi, à sa place n'en ferions-nous pas autant?

Qu'un misérable qui ne nous était rien, et qui, pour prix des soins paternels que nous lui aurions longtemps donnés, ne nous aurait rendu qu'insolences, mépris, trahisons, vînt s'asseoir à notre foyer et réclamer les honneurs de la maison, n'est-il pas vrai qu'un va-t'en solennel serait la plus douce de nos réponses?

— La bonté de Dieu, direz-vous, surpasse la nôtre.

— Oui, mais sa justice n'est pas moins grande. Comme il nous en avertit lui-même,

souverainement bon avec les bons, il est sans pitié pour ceux qui le méprisent.

Voyons maintenant l'accueil fait au bigot.

XXIII

Ce bigot, entendez bien, n'est ni un curé, ni un trappiste, ni un chartreux, ni un capucin, ni un frère des écoles chrétiennes, ni un de ces êtres qui, en consacrant leur vie à Dieu, s'engagent à ne faire ici-bas que de bonnes œuvres.

C'est tout simplement un de vos semblables, un ouvrier, un artisan, un laboureur, un honnête père de famille, qui a gagné sa vie et celle des siens à la sueur de son front, et qui, à part quelques prières, quelques stations à l'église, au confessionnal et cer-

tains actes de charité que Dieu seul a vus, n'a fait que ce que l'esprit fort a fait, mais l'a fait en homme qui croit en Dieu, l'a fait en chrétien.

Cet homme qui, avec un véritable amour de Dieu et une grande confiance en sa bonté, a toujours nourri dans son cœur le sentiment profond de la justice qui ne laisse rien impuni, arrive tremblotant au pied du Souverain Juge, et s'écrie :

Seigneur, ma vie n'est qu'un tissu d'offenses, de pauvretés et de misères, et je serais sans titre pour le ciel, sans ressource contre la sévérité de votre justice, si je ne voyais sur vos pieds et vos mains les traces de tout ce que vous avez daigné souffrir pour mon salut.

— Mon ami, votre vie est plus grande

que vous ne pensez. Je ne regarde pas aux œuvres grandes ni petites, mais à l'esprit dans lequel on les fait.

S'il se rencontre dans votre passé des faiblesses, les unes expiées, les autres de pure fragilité, j'y vois un fonds constant d'amour pour mon Père et pour moi, le soin de traiter vos frères comme vous disiriez en être traité, un respect habituel pour votre âme et votre corps, que vous avez gardés de toute souillure grave ou que vous en avez purifiés.

N'eussiez-vous fait qu'élever chrétiennement votre famille, vous seriez un grand serviteur aux yeux du Rédempteur des âmes. Entrez donc en partage de mon Royaume, aussi bien que les princes qui ont porté saintement le sceptre et que les prê-

tres et les religieux qui ont fait la gloire de mon Eglise.

Vous savez maintenant, mes amis, ce que sont les bonnes œuvres ; c'est tout ce que vous êtes appelés à faire ici-bas, remuer la terre, en vendre, en préparer les produits, balayer les rues, si telle est votre condition, et si vous avez soin de dire de temps en temps au Père céleste : Puisque votre volonté est que je m'emploie à cela, ce sera aussi la mienne ; je vais m'appliquer à la bien faire.

Entre ces bonnes œuvres, il y en a cependant de plus excellentes, celles, par exemple, qui vont directement à la sanctification, à l'anoblissement de votre âme, à la glorification de Dieu, au salut, au soulagement de vos frères.

C'est probablement dans cette catégorie qu'on vous engagera à choisir les quelques bonnes œuvres que le Pape vous demande pour avoir droit aux grâces du Jubilé.

L'aumône, entre autres, serait fort de saison. Si jamais elle est obligatoire pour ceux qui ont du superflu, c'est sans doute quand le strict nécessaire manque au grand nombre.

Vous sur l'âme et le corps desquels la justice divine a une multitude d'énormes créances, quelle excellente occasion de vous en affranchir ! *La charité,* nous dit le livre par excellence, *couvre la multitude des péchés.*

Vous qui, en réfléchissant un peu à votre passé, n'y voyez pas une seule lettre de change sur le ciel, hâtez-vous de vous

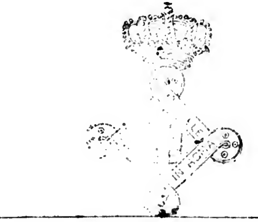
procurer celle-ci : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, etc., entrez donc !*

Crésus grands et petits, que l'Evangile menace du sort du mauvais riche, faites-vous un pont d'or sur les abîmes infernaux. Cet or, qui restera dans vos coffres quand on vous clouera entre quatre planches, portez-en une partie au boulanger : le pain employé à nourrir nos pauvres vous délivrera de la faim éternelle.

Qui que nous soyons, hâtons-nous de réparer le temps perdu et d'entasser les bonnes œuvres ; car la journée de la vie ne nous a été accordée que pour cela. Quand la mort nous couvrira de ses ombres, malheur à nous si nous avons les mains vides ! Au lieu de monter radieux vers le soleil éternel sur l'aile des anges,

les ministres de la vengeance divine nous précipiteront pieds et poings liés dans les ténèbres extérieures au milieu des serviteurs inutiles. *Là, il n'y a que pleurs et grincements de dents.*

En voilà assez sur le Jubilé. Que la plupart des chrétiens s'appliquent à le bien faire, et l'an de grâce 1847 sera l'ère du véritable progrès. Ainsi soit-il !



PARIS. — IMPRIMERIE D'A. SIROU ET DESQUERS,
rue des Noyers, 37.